This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

276 a. 13.

286 a

VOYAGE,

SENTIMENTAL.

PREMIERE PARTIE.

VOYAGE
SENTIMENTAL,

PAR M. STERNE,

Sous le nom d'YORICK,

Traduit de l'Anglois par M. FRENAIS.

PREMIERE PARTIE.

A LIEGE,
Chez C. PLOMTEUX, Imprimeur des Etats.

M. DCC. LXX.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

CE petit ouvrage eſt de M. STERNE, Prébendaire d'Yorck, ſi connu par le Livre ſingulier, intitulé : *la vie & les Opinions de* TRISTRAM SHANDY, ſi extraordinaire en effet, qu'il ſeroit preſque impoſſible d'en donner même une légere idée. La

Shandy, dont on annonce la vie, eſt à peine né dans le quatrieme Volume..... Souvent l'Auteur met la main à la plume, ſans ſçavoir ce qu'il va dire. „ Je ſuis bien sûr, dit-il, „ dans un endroit, que ſi „ ma méthode d'écrire n'eſt „ pas la meilleure, elle „ eſt, du moins, la plus „ religieuſe; car je com- „ mence par écrire la pre- „ miere phraſe, & je m'a- „ bandonne à la Providen- „ ce pour le reſte ".

M. Sterne vint à Paris pendant la derniere guerre..... On lui demandoit s'il n'avoit pas trouvé en France quelque caractere original dont il pût faire uſage dans ſon Roman : *Non, dit-il, les hommes y ſont comme ces pieces de monnoie, dont l'empreinte eſt effacée par le frottement.*

Mais ſi M. Sterne ne trouvoit point parmi nous de caractere fortement exprimé, il avoit l'avantage de ſaiſir avec beaucoup

de fineſſe & de ſentiment les foibles nuances qui nous reſtent encore pour nous diſtinguer : l'ouvrage dont nous offrons la traduction en eſt une preuve. Son intention étoit de l'étendre juſqu'à l'Italie ; la mort l'a prévenu, & ce n'eſt ici le recueil que de ce qu'il a obſervé chez nous. Le titre de Voyage Sentimental qu'il a donné à ſes obſervations, annonce aſſez leur genre pour que nous nous épargnions

la peine de le définir : on y verra par-tout un caractere aimable de Philantropie qui ne ſe dément jamais, & ſous le voile de la gaieté, & même quelquefois de la bouffonnerie, des traits d'une ſenſibilité tendre & vraie qui arrachent des larmes en même tems que l'on rit. Le mot Anglois *Sentimental* n'a pu ſe rendre en François par aucune expreſſion qui pût y répondre, & on l'a laiſſé ſubſiſter. Peut-être trou-

vera-t-on en liſant qu'il mériteroit de paſſer dans notre langue.

TABLE

DES CHAPITRES

De la premiere Partie.

CHAP. I. *JE pars & j'arrive*, page 1.
CHAP. II. *Calais, Senſations*, 5
CHAP. III. *Le Moine à Calais*, 10
CHAP. IV. *Cauſe de repentir*, 17
CHAP. V. *L'utilité des Avocats*, 22
CHAP. VI. *La déſobligeante, Calais*, 24
CHAP. VII. *Préface dans la déſobligeante*, 27
CHAP. VIII. *Un prêté pour un rendu*, 43
CHAP. VIII. *bis. Dans la rue à Calais*, 49
CHAP. IX. *La porte de la remiſe à Calais.* 56
CHAP. X. *Tout ſe paſſe en converſation*, 63
CHAP. XI. *La tabatiere à Calais*, 70
CHAP. XII. *Victoire*, 78
CHAP. XIII. *Découverte*, 84
CHAP. XIV. *Un autre en profiteroit*, 90
CHAP. XV. *Aveu*, 93
CHAP. XVI. *Le malheur & le bonheur*, 98
CHAP. XVII. *La maniere de voir*, 101
CHAP. XVIII. *Montreuil*, 110

CHAP. XIX. *Il faut s'accommoder de tout*, 116
CHAP. XX. *Discours préliminaire*, 122
CHAP. XXI *Ce qui rend vertueux*, 126
CHAP. XXII. *Fragment*, 130
CHAP. XXIII. *Plaisir rarement gouté*, 134
CHAP. XXIV. *Le Bidet*, 142
CHAP. XXV. *L'âne mort*, 149
CHAP. XXVI. *Le Postillon*, 155
CHAP. XXVII. *Résolution*, 159
CHAP. XXVIII. *La Lettre*, 166
CHAP. XXIX. *Paris*, 179
CHAP. XXX. *Le Perruquier*, 183
CHAP. XXXI. *Le poulx*, 189
CHAP. XXXII. *Le Mari*, 198
CHAP. XXXIII. *Les Geants*, 202
CHAP. XXXIV. *La Traduction*, 208
CHAP. XXXV. *Le Nain*, 217
CHAP. XXXVI. *La Rose*. 239

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGE

VOYAGE
SENTIMENTAL,
EN FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.
JE PARS ET J'ARRIVE.

„ CETTE affaire “, dis-je, „ eſt mieux réglée en France “.

Vous avez été en France ? me dit le plus poliment du monde & avec un air de triom-

phe la perſonne avec laquelle je diſputois.... Il eſt bien ſurprenant, dis-je en moi-même, que la navigation de vingt-un milles puiſſe donner tant de droits à un homme.... Je les examinerai.... Ce projet fait auſſi-tôt ceſſer la diſpute.... Je me retire chez moi.... Je fais un paquet d'une demi-douzaine de chemiſes, d'une culotte de ſoie noire.... Je jette un coup d'œil ſur les manches de mon habit. Je vois qu'il peut paſſer.... Je prends une place dans la voiture publique de Douvres. J'arrive. On me dit que le Paquebot part le lendemain matin à neuf heures. Je m'embar-

que; & à trois heures après-midi je mange en France une fricaſſée de poulets, avec une telle certitude d'y être, que s'il m'étoit arrivé, la nuit ſuivante, de mourir d'indigeſtion, le monde entier n'auroit pu ſuſpendre l'effet du droit d'aubaine. Mes chemiſes, ma culotte de ſoie noire, mon porte-manteau, le tout auroit appartenu au Roi de France, & ce petit portrait que j'ai ſi long-temps porté, & que je t'ai ſi ſouvent dit, ma Liſette, que j'emporterois avec moi dans le tombeau, hélas! que ſeroit-il devenu? On me l'auroit arraché du cou.... En vérité, c'eſt être peu généreux, que de ſe ſaiſir

des effets d'un imprudent étranger, que la politeſſe & la civilité de vos Sujets engagent à parcourir vos Etats.... Par le Ciel, Sire, le trait n'eſt pas beau. Il ne convient pas au Monarque d'un Peuple ſi honnête, & dont la délicateſſe des ſentimens eſt ſi vantée par-tout, d'en agir ainſi avec moi qui ne deſire autre choſe que de le connoître & de me familiariſer avec lui.....

A peine ai-je mis le pied dans vos Etats.....

CHAPITRE II.

CALAIS.

SENSATIONS.

JE dînai. Je bus, pour l'acquit de ma conſcience, quelques raſades à la ſanté du Roi de France, à qui je ne voulois point de mal; je l'honorois & reſpectois, au contraire, infiniment à cauſe de ſon humeur affable & humaine; & quand cela fut fait, je me levai de table en me croyant d'un pouce plus grand.

Non...., dis-je, la race des Bourbons eſt bien éloignée

d'être cruelle.... Ils peuvent se laisser surprendre ; c'est le sort de presque tous les Princes ; mais il est dans leur sang d'être doux & modérés. Tandis que cette vérité se rendoit sensible à mon ame, je sentois sur ma joue un épanchement d'une espece plus délicate, une chaleur plus douce & plus propice que celle que pouvoit produire le vin de Bourgogne que je venois de boire, & qui coûtoit au moins quarante sols la bouteille.

Juste Dieu ! m'écriai-je, en donnant un coup de pied dans mon porte-manteau, qu'y a-t-il donc dans les biens de ce monde pour aigrir si fort nos es-

prits, & cauſer des querelles ſi vives entre ce grand nombre d'affectionnés Freres qui s'y trouvent?

Lorſqu'un homme vit en paix & en amitié avec les autres, le plus pésant des métaux (a) eſt plus léger qu'une plume dans ſa main. Il tire ſa bourſe, la tient ouverte, & regarde autour de lui comme s'il cherchoit un objet avec lequel il pourroit la partager. C'eſt préciſément ce que je cherchois..... Je ſentois toutes mes veines ſe dilater. Le battement de mes arteres ſe faiſoit avec un con-

(a) L'or.

cert admirable. Toutes les puiſſances de la vie accompliſſoient en moi leurs mouvemens avec la plus grande facilité ; & la précieuſe la plus inſtruite de Paris, avec tout ſon matérialiſme, auroit eu de la peine à me reconnoître & à m'appeller une machine.....

Je ſuis perſuadé, me diſois-je à moi-même, que je bouleverſerois ſon *Credo*.

Cette idée, qui ſe joignit à celles que j'avois, éleva en moi, dans ce moment, la nature auſſi haut qu'elle pouvoit monter..... J'étois en paix avec tout le monde auparavant, & cette penſée acheva de me faire

conclurre le même traité avec moi-même.

Si j'étois à préſent Roi de France, me diſois-je, quel moment favorable à un orphelin pour me demander, malgré le droit d'aubaine, le porte-manteau de ſon Pere!

CHAPITRE III.

LE MOINE A CALAIS.

CETTE exclamation étoit, à peine, ſortie de ma bouche, qu'un Moine, de l'Ordre de Saint François, entra dans ma chambre pour me demander quelque choſe pour ſon Couvent. Perſonne ne veut que le haſard dirige ſes vertus. Un homme peut n'être généreux que de la même maniere qu'un autre, ſelon la diſtinction des Caſuiſtes, peut être puiſſant..... *Sed non ad hanc.....*

Quoi qu'il en ſoit..... Mais

peut-on raiſonner régulierement ſur le flux & le reflux de nos humeurs ?..... Elles dépendent, peut-être, des mêmes cauſes que les marées ; & ſi cela étoit, ce ſeroit une eſpece d'excuſe à cette inconſtance à laquelle nous ſommes ſi ſujets. Je ſais bien, pour ce qui me regarde, que j'aimerois mieux qu'on dît de moi dans une affaire, où il n'y auroit ni péché ni honte, que j'ai été dirigé par les influences de la Lune, que d'entendre attribuer l'action, où il y en auroit, à mon *libre arbitre*.

Quoi qu'il en ſoit, car il faut revenir où j'en étois, je n'eus

pas ſi-tôt jetté les yeux ſur le Moine, que je me ſentis *prédéterminé* à ne lui pas donner un ſol. Je renouai effectivement le cordon de ma bourſe, & je la remis dans ma poche. Je pris un certain air &, la tête haute, j'avançai gravement vers lui. Je crois même qu'il y avoit quelque choſe de rude & de rebutant dans mes regards. Sa figure eſt encore préſente à mes yeux, & il me ſemble, en me la rappellant, qu'elle méritoit un accueil plus honnête. Si j'en juge par ſa tête chauve & le peu de cheveux blancs qui lui reſtoient, il pouvoit avoir ſoixante-dix

ans. Cependant, ſes yeux, où l'on voyoit une eſpece de feu que l'uſage du monde avoit plutôt moderé que le nombre des années, n'indiquoient que ſoixante ans. La vérité étoit, peut-être, au milieu de ces deux calculs; c'eſt-à-dire, qu'il pouvoit avoir ſoixante-cinq ans. Sa phyſionomie, en général, lui donnoit cet âge. Les rides dont elle étoit ſillonnée ne font rien à la choſe; elles pouvoient être prématurées.

C'étoit une de ces têtes qui ſont ſi ſouvent ſorties du pinceau du Guide. Une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la pré-

ſomption ; des yeux pénétrans ; & qui, cependant, ſe baiſſoient avec modeſtie vers la terre & ſembloient viſer à quelque choſe au-delà de ce monde. Dieu ſait mieux que moi comment cette tête & cette figure avoient été placées ſur les épaules d'un Moine, & ſur-tout d'un Moine de ſon Ordre : elle auroit mieux convenu à un Bracmane, mais il l'avoit, & je l'aurois reſpecté ſi je l'avois rencontré dans les Plaines de l'Indouſtan.

Le reſte de ſa figure étoit ordinaire, & il auroit été aiſé de la peindre, parce qu'il n'y avoit rien d'agréable ni de rebutant que ce que le caractere & l'ex-

prèſſion rendoient tel. Sa taille, au-deſſus de la médiocre, étoit un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faiſoit en avant. Mais c'étoit l'attitude d'un Moine qui ſe voue à l'art de mandier & à tout prendre; telle qu'elle ſe préſente, en ce moment, à mon imagination, elle gagnoit plus qu'elle ne perdoit à être ainſi.

Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche ſur ſa poitrine, & ſe tint debout avec un bâton blanc dans ſa main droite. Il me détailla les beſoins de ſon Couvent, & la pauvreté de ſon Ordre.... Il le fit d'un air ſi naturel, ſi gracieux, ſi hum-

ble, qu'il falloit que j'euſſe été enſorcelé pour n'en être pas touché.....

Mais la meilleure raiſon que je puiſſe alléguer de mon inſenſibilité, c'eſt que j'étois prédéterminé à ne lui pas donner un ſol.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

CAUSE DE REPENTIR.

IL eſt bien vrai, lui dis-je, pour répondre à une élévation de ſes yeux qui avoit terminé ſon diſcours, il eſt bien vrai!.. Je ſouhaite que le Ciel ſoit propice à ceux qui n'ont d'autre reſſource que la charité du Public : mais je crains qu'elle ne ſoit pas aſſez zélée pour ſatisfaire à toutes les demandes qu'on lui fait à chaque inſtant.

A ce mot de demandes il jetta un coup d'œil léger ſur

une des manches de ſa robe.... Je ſentis toute l'éloquence de ce langage. Je l'avoue, dis-je, un habit groſſier qu'il ne faut uſer qu'en trois ans, & un ordinaire, apparemment fort mince... Je l'avoue, tout cela n'eſt pas grand'choſe : mais encore eſt-ce dommage qu'on puiſſe les acquérir dans ce monde avec auſſi peu d'induſtrie que votre Ordre en emploie pour ſe les procurer. Il ne les obtient qu'aux dépens des fonds deſtinés aux aveugles, aux infirmes, aux eſtropiés & aux perſonnes âgées... Le captif qui, le ſoir, en ſe couchant, compte les heures de

ſes afflictions, languit après une partie de cette aumône à laquelle il aſpire... Que n'êtes-vous de l'Ordre de la Merci, au lieu d'être de celui de Saint François ? Pauvre comme je ſuis, vous voyez mon porte-manteau, il eſt léger; mais il ſe ſeroit ouvert avec plaiſir, pour contribuer à rançonner des malheureux.... Le Moine me ſalua.... Mais ſur-tout, ajoutai-je, les infortunés de notre propre pays exigent la préférence, & j'en ai laiſſé des milliers ſur les rivages de ma patrie.... Il fit un mouvement de tête, plein de cordialité, qui ſembloit me dire

que la misere regne dans tous les coins du monde, aussi-bien que dans son Couvent.... Mais nous distinguons, lui dis-je, en posant la main sur la manche de sa robe, dans l'intention de répondre à son signe de tête, nous distinguons, mon bon pere, ceux qui ne desirent d'avoir du pain que par leur propre travail, d'avec ceux qui, au contraire, ne veulent vivre qu'aux dépens du travail des autres, & qui, en demandant le nécessaire pour l'amour de Dieu, n'ont d'autre plan de vie que de l'acquérir par le moyen de leur oisiveté & de leur ignorance.

Le pauvre Franciſcain ne répliqua pas... Un rayon de rougeur traverſa ſes joues, & ſe diſſipa dans un clin-d'œil ; il ſembloit que la nature épuiſée ne lui fourniſſoit point de reſſentiment.... Du moins il n'en fit pas voir. Il laiſſa tomber ſon bâton blanc ſur ſon bras, ſe baiſſa avec réſignation ſur ſes deux mains, & ſe retira.

CHAPITRE V.

L'UTILITE' DES AVOCATS.

IL n'eut pas ſi-tôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de dureté. Je voulus, à trois fois différentes, prendre un air de *ſans ſouci*, mais ma tranquillité ne revenoit pas. Tout ce que je lui avois dit de déſagréable ſe préſenta de nouveau à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avois d'autre droit ſur ce pauvre Moine que de le refuſer, & que c'étoit une peine aſſez grande pour lui, ſans y ajouter des paroles

dures. Je me rappellois ſes cheveux gris. Sa figure, ſon air honnête ſe retraçoient à mes yeux, & il me ſembloit l'entendre dire : quel mal vous ai-je fait ?... Pourquoi me traiter ainſi ?... En vérité j'aurois, dans ce moment, donné vingt francs pour avoir un Avocat... Il m'auroit trouvé des raiſons pour concilier tout cela... Cependant je me conſolai un peu... Je me ſuis mal comporté, me diſois-je... Mais ne vais-je pas courir le monde ? Je ne fais que commencer mes voyages... J'apprendrai, par la ſuite, à me mieux conduire.

CHAPITRE VI.

LA DE'SOBLIGEANTE A CALAIS.

J'AVOIS remarqué qu'un homme mécontent de lui-même étoit dans une posítion d'esprit admirable pour faire un marché. Il me falloit une voiture pour voyager en France; les piétons sont mal reçus dans les Auberges. J'apperçus des chaises dans la cour de l'Hôtellerie, & je descendis de ma chambre pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille désobligeante qui étoit placée

dans le coin le plus reculé de la cour, me frappa d'abord les yeux, & je ſautai dedans : je la trouvai aſſez commode, elle me plut, & je fis appeller M. Deſſein, le Maître de l'Hôtellerie... Mais M. Deſſein étoit allé à Vêpres. Cela me fâcha un peu : j'aurois fait tout de ſuite mon affaire..... J'allois deſcendre lorſque j'apperçus le Moine de l'autre côté de la cour, cauſant avec une Dame qui venoit d'arriver à l'Auberge..... Je ne voulois pas qu'ils me viſſent. Je tirai le rideau de taffetas. Mais que faire dans une déſobligeante ?..... Parbleu me voila bien embarraſſé, dis-je, j'ai envie d'écrire

mon voyage, qui m'empêche d'en faire ici la Préface?..... Je tirai de ma poche ma plume *sans fin*, & je me mis à écrire.

CHAPITRE VII.

PREFACE

DANS LA DÉSOBLIGEANTE.

JE ne doute point qu'il n'y ait des Philoſophes Péripatéticiens ou autres, il n'importe, qui n'aient obſervé que la nature, de ſa propre autorité, avoit mis des bornes au mécontentement de l'homme; pour moi je l'ai remarqué, & j'ai cru voir qu'elle avoit agi pour lui de la maniere la plus commode & la plus favorable : elle l'a, en effet, obligé à travailler

pour obtenir ſes aiſances, & pour ſoutenir les revers de la fortune dans ſon propre pays. Ce n'eſt que chez lui qu'elle l'a pourvu d'objets les plus propres à participer à ſon bonheur, ou à ſupporter une partie de ſes peines; fardeau qui, dans tous les âges & dans toutes les contrées, a toujours paru trop péſant pour les épaules d'une ſeule perſonne. Il arrive quelquefois, malgré cela, que nous pouvons étendre notre bonheur au-delà des limites de notre patrie; mais l'embarras de s'exprimer, le manque de connoiſſances, le défaut de liaiſons, la différence qui ſe

trouve dans l'éducation, les mœurs, les coutumes, tout cela forme tant de difficultés, nous trouvons tant d'obſtacles à communiquer nos ſenſations hors de notre propre ſphere, qu'il eſt preſque impoſſible de les ſurmonter.

Il s'enſuit de-là que la balance du Commerce *Sentimental* eſt toujours contre celui qui ſort de chez lui. Les gens qu'il rencontre lui font acheter au prix qu'ils le veulent les choſes dont il n'a guere beſoin; ils prennent rarement ſa converſation en échange pour la leur ſans qu'il y perde..... Et il eſt forcé de changer ſouvent de correſpondans pour tâ-

cher d'en trouver de plus équitables. On devine aiſément tout ce qu'il a à ſouffrir.

Cela me conduit à mon ſujet, &, ſi le mouvement que je fais faire à la Déſobligeante me permet d'écrire, je vais développer les cauſes qui excitent à voyager.

Les gens oiſifs qui quittent leur pays natal pour aller chez les Etrangers, ont leurs raiſons: elles viennent de l'une ou de l'autre de ces trois cauſes générales.

Infirmités du corps,
Foibleſſe d'eſprit,
Néceſſité inévitable.

Les deux premieres cauſes renferment ceux que l'orgueil, la curioſité, la vanité, une humeur ſombre, excitent à s'expatrier; & cela peut être combiné & ſubdiviſé à l'infini.

La troiſieme claſſe offre une armée de pélerins ou plutôt de martyrs. C'eſt ainſi que voyagent, ſur l'obédience d'un Supérieur, les Moines de toutes les couleurs. C'eſt ainſi que les coupables vont chercher le châtiment de leurs crimes; & vous, heureux enfans de famille, aimables libertins, n'eſt-ce pas auſſi de cette maniere que vous faites des voyages auxquels vous êtes forcés par des parens barbares

qui s'érigent en perturbateurs de vos plaisirs ?

Mais qu'ai-je fait ?... Réparons promptement cette faute : j'ai oublié une autre classe. On ne peut, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, observer trop de délicatesse & de précision pour ne point confondre les caracteres. Les hommes dont je veux parler ici, sont ceux qui traversent les Mers, & séjournent chez les Etrangers, dans l'idée ou d'y faire fortune, ou de dépenser moins que chez eux. L'imagination la plus vive ne pourroit se retracer la variété de leurs prétextes. Peut-être s'épargneroient-ils beaucoup de peine

peine inutile en restant dans leur pays... Mais cette réflexion n'empêche pas leurs essaims nombreux de se répandre; & comme leurs raisons de voyager ne sont pas aussi uniformes que celles des autres Voyageurs, je les distinguerai seulement sous le titre de simples Voyageurs.

Et voici comme je divise le cercle entier des Voyageurs.

Voyageurs oisifs,
Voyageurs curieux,
Voyageurs menteurs,
Voyageurs orgueilleux,
Voyageurs vains,
Voyageurs sombres,

Viennent ensuite:

Les Voyageurs contraints, les Moines, les bandits, &c.

Les Voyageurs innocens & infortunés.

Les Voyageurs simples.

Enfin, s'il vous plaît, le Voyageur *Sentimental*, ou moi-même qui ai aussi voyagé. Je vais rendre compte de mes voyages; & si l'on me demande pourquoi je les ai faits, je n'ai rien de caché pour vous, mon cher Lecteur. Je les ai faits par nécessité & par le besoin que j'avois de voyager autant que tout autre.

Je sais que mes observations sont d'une tournure différente de celles des Ecrivains qui m'ont précédé, & que j'aurois,

peut-être, pu exiger pour moi ſeul une niche à part; mais en voulant attirer l'attention ſur moi, ce ſeroit empiéter ſur les droits du Voyageur vain, & j'abandonne cette prétention juſqu'à ce qu'elle ſoit mieux fondée que ſur l'unique nouveauté de ma voiture.

Mon Lecteur ſe placera lui-même comme il voudra dans le catalogue. Il ne lui faut, s'il a voyagé, que peu d'étude & de réflexion, pour ſe mettre dans le rang qui lui convient. Ce ſera toujours un pas qu'il aura fait pour ſe connoître, & je parierois, malgré ſes voyages, qu'il s'appercevra qu'il a con-

ſervé quelque teinture de ce qu'il étoit avant qu'il ne les commençât.

L'homme qui, le premier, tranſplanta des ceps de vignes de Bourgogne au Cap de Bonne-Eſpérance, ne s'imagina pas, ſans doute, quoique Hollandois, qu'il boiroit au Cap du même vin que ces ceps de vignes auroient produit ſur les côteaux de Baune & de Pomar.... Il étoit trop phlegmatique pour s'attendre à pareille choſe, mais il étoit, au moins, dans l'idée qu'il boiroit une eſpece de liqueur vineuſe, bonne, médiocre, ou tout-à-fait mauvaiſe. Il ſavoit que cela ne dépendoit pas

de ſon choix, & que ce qu'on appelle haſard devoit décider du ſuccès. Cependant il en eſpéroit la meilleure réuſſite : mais M. Vanmynher, par une confiance trop préſomptueuſe dans la force de ſa tête & dans la profondeur de ſa diſcrétion, auroit bien pu voir renverſer l'une & l'autre par les fruits de ſon nouveau Vignoble, & devenir la riſée du peuple. Il n'auroit pas été le premier Cultivateur des côteaux qui, pour prix de ſes ſoins, eût montré ſa nudité.

Il en eſt de même d'un pauvre Voyageur qui ſe hiſſe dans un vaiſſeau, ou qui court la poſte à travers les Royaumes les

plus policés du Globe pour s'avancer dans la recherche des connoiſſances & des perfections.

On peut en acquérir en courant les Mers & la poſte dans cette vue : mais c'eſt mettre à la lotterie. En ſuppoſant qu'on obtienne ainſi des connoiſſances utiles & des perfections réelles, il faut encore ſavoir ſe ſervir de ce fond acquis avec précaution & avec économie pour le faire tourner à profit. Malheureuſement les chances vont ordinairement au revers & pour l'acquiſition & pour l'application. Cela me fait croire qu'un homme pourroit vivre tout auſſi content dans ſon pays ſans connoiſſan-

ces & ſans perfections étrangeres, ſur-tout ſi on n'y avoit pas abſolument beſoin des unes & des autres. Je tombe en défaillance quand j'obſerve tous les pas que fait un Voyageur curieux pour jetter les yeux ſur des ſpectacles & des découvertes qu'il auroit pu voir chez lui. Eh! pourquoi tant de peines & de fatigues, diſent en duo, Dom Quichotte & Sancho-Pança? Le Siecle eſt ſi éclairé, qu'à peine il y a quelque pays ou quelque coin dans l'Europe, dont les rayons ne ſoient pas traverſés ou échangés réciproquement avec d'autres. Les rameaux divers des connoiſſances reſſem-

blent à la Muſique dans les rues des villes d'Italie; on participe *gratis* à ſes agrémens. Mais il n'y a pas de Nation ſous le Ciel, & Dieu, à qui je rendrai compte un jour de cet ouvrage, Dieu eſt témoin que je parle ſans oſtentation, il n'y a pas, dis-je, une Nation ſous le Ciel qui ſoit plus féconde dans les genres variés de la Littérature..... où l'on fête plus les ſciences..... où on puiſſe les acquérir avec plus de sûreté..... où les Arts ſoient plus encouragés & plutôt portés à leur perfection..... où la nature ſoit plus approfondie.... où le génie ſoit mieux ſoutenu par la variété des eſprits & des

caracteres... Où allez-vous donc, mes chers Compatriotes?

Nous? dirent-ils, nous ne faisons que regarder cette chaise. Votre très-humble serviteur, leur dis-je, en sautant dehors, & en ôtant mon chapeau. L'un d'eux, qui étoit un Voyageur curieux, me dit qu'ils avoient envie de savoir d'où venoit ce mouvement qu'ils avoient remarqué dans la chaise.... C'étoit, comme vous voyez, l'agitation d'un homme qui écrivoit une Préface.... Je n'ai jamais entendu parler, dit l'autre, qui étoit un Voyageur simple, d'une Préface écrite dans une *Désobligeante*..... Elle auroit, peut-

être, été plus chaudement faite, lui dis-je, dans un vis-à-vis....

Mais un Anglois ne voyage pas pour voir des Anglois..... Je me retirai dans ma chambre.

CHAPITRE VIII.

UN PRÊTÉ

POUR UN RENDU.

JE marchois dans le long corridor. Il me ſembloit qu'une ombre plus épaiſſe que la mienne en obſcurciſſoit le paſſage. C'étoit effectivement M. Deſſein qui, étant revenu de Vêpres, me ſuivoit complaiſamment, le chapeau ſous le bras, pour me faire ſouvenir que je l'avois demandé. La Préface que je venois de faire dans la Déſobligeante m'avoit dégoûté de cette eſpece de voiture, &

M. Deſſein ne m'en parla que par un hauſſement d'épaules, qui vouloit dire qu'elle ne me convenoit pas. Je jugeai auſſitôt qu'elle appartenoit à quelque Voyageur idiot, qui l'avoit laiſſée à la probité de M. Deſſein, pour en tirer ce qu'il pourroit. Il y avoit quatre mois qu'elle étoit dans le coin de la cour. C'étoit le point marqué, où, après avoir fait ſon tour d'Europe, elle avoit dû revenir. Lorſqu'elle en partit, elle n'avoit pu ſortir de la cour ſans la raccommoder; elle s'étoit depuis briſée deux fois ſur le Mont-Cenis. Toutes ces aventures ne l'avoient pas améliorée, & ſon

repos oiſif dans le coin de la cour de M. Deſſein, ne lui avoit pas été favorable. Elle ne valoit pas beaucoup, mais encore valoit-elle quelque choſe.... Peut-être étoit-elle à quelque perſonne brouillée avec la fortune..... Et quand quelques paroles peuvent ſoulager la miſere, je déteſte l'homme qui en eſt avare....

Je dis à M. Deſſein, en appuyant le bout de mes doigts ſur ſa poitrine : en vérité ſi j'étois à votre place je me piquerois d'honneur pour me défaire de cette Déſobligeante. Elle doit vous faire des reproches toutes les fois que vous en approchez.

Mon Dieu ! Monſieur, dit M.

Deſſein, je n'y ai aucun intérêt... Excepté, dis-je, l'intérêt que des hommes d'une certaine tournure d'eſprit, M. Deſſein, prennent dans leurs propres ſenſations..... Je ſuis perſuadé qu'un homme qui ſent pour les autres auſſi-bien que pour lui-même..... Mais, M. Deſſein, je vous connois auſſi-bien que ſi je vous avois vu toute ma vie.... Vous vous déguiſez inutilement, je ſuis perſuadé que chaque nuit pluvieuſe vous fait de la peine.... Vous ſouffrez autant que la machine....

J'ai toujours obſervé, lorſqu'il y a de l'*aigre-doux* dans un compliment, qu'un Anglois eſt en doute s'il ſe fâchera ou non. Un

François n'eſt jamais embarraſſé : M. Deſſein me ſalua.

Ce que vous dites eſt bien vrai, Monſieur, dit-il, mais je ne ferois dans ce cas-là que changer d'inquiétude & avec perte. Figurez-vous, je vous prie, mon cher Monſieur, ſi je vous vendois une voiture qui tombât en lambeaux avant d'être à la moitié du chemin, figurez-vous ce que j'aurois à ſouffrir de la mauvaiſe opinion que j'aurois donnée de moi à un homme d'honneur, & de m'y être expoſé vis-à-vis d'un *homme d'eſprit*.

La doſe étoit exactement péſée au poids que j'avois preſcrit.

Il fallut que je la priſſe.... Je rendis à M. Deſſein ſon ſalut, & ſans parler davantage de cas de conſcience, nous marchâmes vers ſa remiſe pour voir ſon magaſin de chaiſes.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

DANS LA RUE A CALAIS.

LE globe que nous habitons, eſt apparamment une eſpece de monde querelleur. Comment, ſans cela, l'acheteur d'une auſſi petite choſe qu'une mauvaiſe chaiſe de poſte pourroit-il ſortir dans la rue avec celui qui veut la vendre dans des diſpoſitions pareilles à celles où j'étois? Il ne devoit tout au plus être queſtion que d'en régler le prix, & je me trouvois dans la mê-

me poſition d'eſprit; je regardois mon Marchand de chaiſes avec les mêmes yeux de colere, que ſi j'avois été en chemin pour aller au coin de *Hyde Parc* me battre en duel avec lui. Je ne ſçavois pas trop bien manier l'épée, & je ne me croyois pas capable de meſurer la mienne avec celle de Mr. Deſſein.... Mais cela n'empêchoit pas que je ne ſentiſſe en moi les mouvemens dont on eſt agité dans cette eſpéce de ſituation... Je regardois Mr. Deſſein avec des yeux perçans... Je les jettois ſur lui en profil... enſuite en face... Il me ſembloit un Juif... un Turc....

Sa perruque me déplaiſoit... J'implorois tous mes Dieux pour qu'ils le maudiſſent.... Je le ſouhaitois à tous les Diables....

Le cœur doit-il donc être en proie à toutes ces émotions pour une bagatelle? Qu'eſt-ce que c'eſt que trois ou quatre louis qu'il peut me faire payer de trop?... Paſſion baſſe! me dis-je en me retournant avec la précipitation naturelle d'un homme qui change ſubitement de façon de penſer.... Paſſion baſſe, vile! Tu fais la guerre aux humains: ils devroient être en garde contre toi.... Dieu m'en préſerve, s'écria-t-elle,

en mettant la main ſur ſon front... Et je vis, en me retournant, la Dame que le Moine avoit abordée dans la cour... Elle nous avoit ſuivis ſans que nous nous en fuſſions apperçus. Dieu vous conſerve! lui dis-je, en lui offrant mon bras... Elle avoit des gants de ſoie noire qui étoient ouverts au bout des pouces & des doigts... Elle accepta mon bras ſans façon, & je la conduiſis à la porte de la remiſe.

Mr. Deſſein dit plus de cinquante fois : le Diable emporte les clefs!.. Il ne trouvoit pas la bonne. Nous étions auſſi impatiens que lui, de voir cette

porte ouverte ; & nous étions ſi attentifs à l'obſtacle, que je pris la main de la Dame ſans preſque m'en appercevoir. La clef ne ſe trouva point, & Mr. Deſſein nous laiſſa enſemble, la main de la Dame dans la mienne, & le viſage tourné vers la porte de la remiſe, en nous diſant qu'il ſeroit de retour dans cinq ou ſix minutes.

Un colloque de cinq ou ſix minutes dans une pareille ſituation, fait plus d'effet que s'il duroit cinq ou ſix ſiecles le viſage tourné vers la rue. Ce que l'on ſe dit, dans ce dernier cas, ne vient ordinai-

rement que des accidens qui arrivent au dehors..... Mais quand les yeux ne ſont point diſtraits, & qu'ils ſe portent ſur un point fixe, le ſujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes... Je ſentis l'importance de la ſituation... Un moment de ſilence après le départ de Mr. Deſſein y eût été fatal.... La Dame ſe ſeroit infailliblement retournée... Je commençai la converſation ſur le champ.

Je n'écris pas pour excuſer les foibleſſes de mon cœur.... Un Voyageur doit être fidele dans ſes recits... Je vais donc décrire toutes les tentations

que j'éprouvai dans cette occaſion.... On me dira peut-être que je les décris avec trop de ſimplicité.... Pourquoi mettrois-je du fard à ce qui n'en a point eu?

CHAPITRE IX.

LA PORTE DE LA REMISE A CALAIS.

J'AI dit que je ne voulois pas sortir de la Désobligeante, parce que je voyois le Moine en conférence avec une Dame qui venoit d'arriver, & j'ai dit le vrai..... Cependant je n'ai pas dit tout le vrai. L'air, la figure de la Dame me retenoient autant que lui. Je soupçonnois qu'il lui rendoit compte de ce qui s'étoit passé entre nous..... Cela m'humilioit..... J'aurois souhaité que le Moine

eût été dans ſon Couvent.

Lorſque le cœur dévance le jugement, il épargne au jugement bien des peines..... Le mien m'aſſura qu'elle étoit d'une beauté d'Ange..... La beauté mérite qu'on y faſſe attention... Mais un objet fait oublier l'autre..... Je tirai le rideau de taffetas, j'écrivis ma Préface; & la Dame & ſa beauté s'évanouirent. Je ne ſongeai plus à elle.

Mais l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur moi, revint auſſi-tôt que je la rencontrai dans la rue. L'air franc, & en même-temps, réſervé avec lequel elle me donna le bras,

me parut une preuve d'éducation & de bon ſens. Je ſentois, en la conduiſant, je ne ſais quelle douceur autour d'elle qui répandoit la tranquillité dans tous mes eſprits.

Bon Dieu ! me diſois-je, avec quel plaiſir on meneroit une pareille créature avec ſoi autour du monde !

Je n'avois pas encore vu ſon viſage..... Mais qu'importe ? Son portrait étoit achevé avant d'arriver à la remiſe. L'imagination m'avoit peint toute ſa tête, & ſe plaiſoit à me faire croire qu'elle étoit auſſi-bien une Déeſſe que ſi je l'euſſe retirée du fond du Ty-

bre... O Magicienne ! tu es ſéduite, & tu n'es toi-même qu'une friponne ſéduiſante... Tu nous trompes ſept fois par jour avec tes portraits agréables, tes images riantes... Cependant tu les fais avec tant de graces, ils ſont ſi charmans... Tes peintures ſont ſi brillantes, qu'on a du regret de rompre avec toi.

Lorſque nous fumes près de la porte de la remiſe, elle ôta ſa main de devant ſon viſage, & ſe laiſſa voir.... C'étoit une figure à peu près de vingt-ſix ans.... Une brune claire, piquante, ſans rouge, ſans poudre, & accommodée le plus

ſimplement. A l'examiner en détail, ce n'étoit pas une beauté, mais, ſes attraits, dans la ſituation d'eſprit où je me trouvois, m'attachoient plus qu'une beauté éblouiſſante... Sa phyſionomie intéreſſoit..... Elle avoit l'air d'une veuve qui avoit ſurmonté les fortes impreſſions de la douleur, & qui commençoit à ſe réconcilier avec ſa perte : mais mille autres revers de la fortune avoient pu tracer les mêmes lignes ſur ſon viſage.... J'aurois voulu ſçavoir ſes malheurs.... Et ſi le ton qui regnoit dans les converſations du temps d'Eſdras eût été à la

mode en celui-ci, je lui aurois dit, qu'avez-vous? pourquoi cet air inquiet? Qu'eſt-ce qui vous chagrine? D'où vous vient ce trouble d'eſprit?.... En un mot je me ſentis de la bienveillance pour elle, & je pris la réſolution de lui faire *ma cour* d'une maniere ou d'autre... Enfin de lui offrir mes ſervices.

Voilà de quoi je fus tenté, & j'étois diſpoſé à céder à mes tentations, & à les ſatisfaire. Qu'on juge où cela pouvoit me conduire! Nous étions ſeuls, elle avoit ſa main dans la mienne, & nous avions le

visage tourné vers la remise, & beaucoup plus près de la porte que la nécessité ne l'exigeoit.

CHAPITRE X.

TOUT SE PASSE EN CONVERSATION.

BELLE Dame, lui dis-je, en élevant légérement ſa main, voici un de ces événemens qu'amène la capricieuſe fortune. Nous ſommes probablement de différens coins du globe, nous ne nous ſommes jamais vus, & elle nous place d'abord enſemble d'une maniere ſi cordiale, que l'amitié en pourroit à peine faire autant après un mois de la liaiſon la plus intime !.... " Et votre ré-

„ flexion, ſur ce point, Mon-
„ ſieur, fait voir combien l'a-
„ venture vous a embarraſſé!....

Je ſentis tout mon idiotiſme. A quel propos, en effet, parler des circonſtances d'une ſituation où l'on ſe trouve, quand elle eſt telle qu'on l'a ſouhaitée? Vous remerciez la fortune, continua-t-elle, vous avez raiſon..... Le cœur le ſavoit, & le cœur étoit content Il n'y avoit qu'un Philoſophe Anglois qui pût en avertir une cruelle, afin de lui faire changer de maniere de penſer....

En diſant cela, elle dégagea ſa main avec un coup d'œil qui

qui me parut un commentaire ſuffiſant ſur le texte.

Je l'avoue. J'éprouvai une peine qu'une cauſe, peut-être, plus digne, ne m'auroit pas fait reſſentir... La perte de ſa main me mortifioit, & la maniere dont je l'avois perdue ne portoit point de baume ſur la bleſſure.... Je ſentis alors, plus que je n'ai jamais fait de ma vie, le déſagrément que cauſe une ſotte infériorité.

Mais de pareilles victoires ne donnent qu'un triomphe momentané. Un cœur vraiment féminin n'en jouit pas long-temps. Cinq ou ſix ſecondes changerent la ſcene : elle ne m'avoit pas tout

dit: elle appuya ſa main ſur mon bras pour achever, & je me remis, ſans ſavoir comment, dans ma premiere ſituation.....

J'attendois qu'elle me parlât.... Elle n'avoit rien à ajouter.

Je donnai alors une autre tournure à la converſation. La morale & l'eſprit de la ſienne m'avoient fait voir que je n'avois pas bien ſaiſi ſon caractere. Elle tourna ſon viſage vers moi, & je m'apperçus que le feu qui l'avoit coloré pendant qu'elle me parloit, s'étoit évanoui..... Ses muſcles s'étoient rélâchés, & je revis ce même air de peine qui m'avoit d'abord intéreſſé en

sa faveur. Qu'il étoit triſte de voir cet eſprit fin & délicat en proie à la douleur ! Je la plaignis de toute mon ame. Ce que je vais dire va, peut-être, paroître ridicule à un cœur inſenſible..... Mais en vérité, j'aurois pu en ce moment la prendre & la ſerrer dans mes bras, quoique dans la rue, ſans en rougir.

Mes doigts ſerroient les ſiens, & le battement de mes arteres qui s'y faiſoit ſentir, lui apprit ce qui ſe paſſoit en moi..... Elle baiſſa les yeux..... Un moment de ſilence s'enſuivit.

Je craignis d'avoir fait dans cet intervale quelques légers efforts pour ſerrer davantage ſa

main. Car j'éprouvai une ſenſation plus ſubtile dans la mienne... Ce n'eſt pas qu'elle voulut la retirer..... Non..... Mais la penſée auroit pu lui en venir, & je l'aurois infailliblement perdue une ſeconde fois, ſi l'inſtinct, plus que la raiſon ne m'eût ſuggeré fort à propos une derniere reſſource dans ces ſortes de périls..... Je tins alors ſa main ſi légérement, qu'il ſembloit que j'étois ſur le point de lui rendre ſa liberté de mon propre gré; & c'eſt ainſi qu'elle me la laiſſa. Elle étoit encore dans la mienne, lorſque je vis M. Deſſein qui revenoit avec les clefs. Je tombai alors dans une inquiétu-

de terrible. L'idée du Moine me revint, & je craignois qu'il n'eût donné de moi de mauvaises impressions à la Dame, en lui contant mon histoire : j'étois fort embarrassé de savoir comment je les effacerois.

CHAPITRE XI.

LA TABATIERE A CALAIS.

ON ne parle pas ſi-tôt d'un loup, dit-on, que... Il faut qu'il en ſoit de même quand on n'y fait ſeulement que penſer; & il faut, apparemment auſſi que ce proverbe s'applique à d'autres êtres qu'aux loups.....

Le bon vieillard de Moine étoit effectivement à quatre pas de nous, lorſque je me rappellois ce qui s'étoit paſſé entre lui & moi.... Il avançoit d'un pas timide dans la crainte, ſans doute de ſe rendre

importun.... Il approche enfin d'un air libre..... Il avoit sa tabatiere à la main, & il me la présenta ouverte avec beaucoup de franchise. — Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je, en tirant de ma poche une petite tabatiere d'écaille que je mis dans sa main..... Il est excellent, dit-il. Hé bien! lui dis-je, faites-moi donc la grace de garder le tabac & la tabatiere..... Je vous prie, lorsque vous en prendrez une prise, de vous souvenir que c'est l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité brusquement... Mais qui ne vous vouloit point de mal. .....

Le pauvre Moine devint rouge comme de l'écarlate....., Mon Dieu ! dit-il, en ſerrant ſes mains l'une contre l'autre, vous n'avez jamais été bruſque à mon égard.....

Oh ! pour cela, dit la Dame, je crois qu'il en eſt incapable.....

Je rougis à mon tour..... Et quelle en fut la cauſe ? Je le laiſſe à deviner à ceux qui ont du ſentiment.....

Pardonnez-moi, Madame, je l'ai traité rudement & ſans ſujet.....

Cela eſt impoſſible, dit-elle.... Oui : s'écria le Moine avec une vivacité qui lui paroiſſoit étrangere..... ç'a été ma faute &

l'indiſcrétion de mon zele..... La Dame dit que cela ne pouvoit pas être, & je m'unis à elle pour ſoutenir qu'il étoit impoſſible qu'un homme auſſi honnête que lui pût offenſer qui que ce ſoit.

J'ignorois avant ce moment qu'une diſpute pût cauſer une irritation auſſi douce & auſſi agréable dans toutes les parties ſenſitives de notre exiſtence. Nous reſtâmes dans le ſilence.... Et nous y reſtâmes ſans éprouver cette peine ridicule que l'on reſſent, pour l'ordinaire, dans une compagnie où l'on s'entre-regarde dix minutes ſans dire mot....

Le Moine, pendant cet intervalle, frottoit une tabatiere de corne ſur la manche de ſon froc..... Dès qu'il lui eut donné un peu de luſtre, il fit une profonde inclination, & me dit qu'il ne ſavoit pas ſi c'étoit la foibleſſe ou la bonté de nos cœurs qui nous avoit engagés dans cette conteſtation.... Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, je vous prie de faire un échange de boëtes..... Il me préſenta la ſienne d'un air gai, baiſa la mienne, la mit dans ſon ſein....., & s'en alla ſans rien dire.....

Ah!.. Je conſerve ſa boſte.., Elle vient au ſecours de ma Religion, pour aider mon eſprit à

s'élever au-deſſus des choſes terreſtres.... Je la porte toujours ſur moi.... Elle me fait ſouvenir de la douceur & de la modération de celui qui la poſſédoit, & je tâche de le prendre pour modele dans tous les embarras de ce monde. Il en avoit eſſuyé beaucoup. Son hiſtoire, qu'on m'a racontée depuis, étoit un tiſſu de peines & de déſagrémens. Il les avoit ſupportés juſqu'à l'âge de quarante-cinq ans. Mais, alors, accablé par le chagrin qu'il reſſentit des ingratitudes qu'il eſſuya, & par les revers qui lui étoient arrivés dans une tendre paſſion, il abandonna & le monde & le beau ſexe, &

se retira dans le sanctuaire, ou plutôt en lui-même. . . .

Je sens un poids sur mes esprits, lorsque je songe qu'en repassant par Calais, on me dit que le Pere Laurent, étoit mort depuis quelques mois. Il étoit enterré dans un petit cimetiere à deux lieues de la Ville, . . . Je voulois aller visiter son tombeau,.. Assis près de sa tombe.... Tirant de ma poche sa petite boëte de corne.... & arrachant quelques orties qui n'avoient que faire de croître dans ce lieu sacré. . . . Toute cette scéne frappa tellement mes sens que je versai un torrent de larmes.... Quelle foiblesse? Hé oui! . . . Je suis aussi

foible qu'une femme... Je prie, cependant, mes Lecteurs de me plaindre plutôt que de rire de ma tendresse pour le Pere Laurent.

CHAPITRE XII.

VICTOIRE.

JE n'avois point encore lâché la main de la Dame..... Il eut même été peu décent, selon moi, de la lâcher ſans la baiſer, & je m'y haſardai..... O Ciel! quel étrange effet! Que la nature a des nuances délicates, pour animer la beauté modeſte!.....

Les deux Voyageurs qui m'avoient parlé dans la cour, vinrent à paſſer dans ce moment critique, & s'imaginerent, pour le moins, que nous

étions le mari & la femme. Le Voyageur curieux s'approcha, & nous demanda si nous partions pour Paris le lendemain matin.... Je lui dis que je ne pouvois répondre que pour moi-même.... La Dame ajouta qu'elle alloit à Amiens. Nous y dînâmes hier, dit le Voyageur simple. Vous traverserez cette Ville, me dit l'autre, en allant à Paris. J'allois lui faire mille remercimens de m'avoir appris qu'Amiens étoit sur la route.... Mais je tirai de ma poche la petite boëte de corne de mon pauvre Moine, pour prendre une prise de tabac.... Je les saluai d'un

air tranquille, & leur ſouhaitai un bon paſſage à Douvres.... Ils nous laiſſerent ſeuls....

Mais, me diſois-je à moi-même, quel mal y auroit-il que j'offriſſe à cette Dame affligée la moitié de ma chaiſe?... Quel grand malheur pourroit-il s'enſuivre?... Quel malheur? s'écrierent en foule toutes les paſſions baſſes qui ſe réveillerent en moi... Ne voyez-vous pas, diſoit l'Avarice, que cela vous obligera de prendre un troiſieme cheval, & qu'il vous en coûtera vingt francs de plus?

Vous ne ſavez pas qui elle eſt, diſoit la Précaution.... Ni les

les embarras que cette affaire peut vous cauſer, diſoit la Lâcheté à mon oreille.

Vous pouvez compter, Yorik, ajoutoit la Diſcrétion, que l'on dira que c'eſt votre maîtreſſe, & que Calais a été le lieu de votre rendez-vous.

Comment pourrez-vous après cela, s'écria l'Hypocriſie, montrer votre viſage en public?.. Et vous élever, diſoit la Puſillanimité, dans l'Egliſe?.... Au-delà d'un ſimple canonicat?.. ajoutoit l'Orgueil?

Mais... Répondois-je à tout cela, c'eſt une honnêteté... Je n'agis guere que par ma premiere impulſion, & j'écoute

ſur-tout fort peu les raiſonnemens qui contribuent à endurcir le cœur.... Je me retournai précipitamment vers la Dame...

Elle n'étoit déjà plus là.... Elle étoit partie, ſans que je m'en apperçuſſe, pendant que cette cauſe ſe plaidoit, & avant que je l'euſſe gagnée, elle avoit déjà fait douze ou quinze pas dans la rue. Je courus à elle pour lui faire ma propoſition le mieux qu'il me ſeroit poſſible... Mais elle marchoit la joue appuyée ſur ſa main, les yeux fixés en terre, & du pas lent & meſuré d'une perſonne qui penſe.... J'en fus frappé, & je

m'arrêtai. Elle ſe fait apparemment le même procès que je me ſuis fait, me dis-je. Que le Ciel vienne à ſon ſecours! Elle a probablement quelque marâtre entichée de pruderie, quelque tante hypocrite, quelque vieille femme ignorante à conſulter ſur ce pas gliſſant... Et elle s'aviſe comme je me ſuis aviſé... Gardons-nous, me dis-je, de l'interrompre & de la prendre par ſurpriſe... Je m'en retournai doucement en arriere, & fis deux ou trois tours devant la porte de la remiſe.

CHAPITRE XIII.

DECOUVERTE.

LA premiere fois que je l'avois vue, l'imagination m'avoit prêté ſes yeux : je l'avois trouvée charmante. L'imagination inſpire auſſi de la confiance, & je crus facilement qu'elle étoit au rang des êtres les plus aimables... Je me figurai enſuite qu'elle étoit veuve & dans l'affliction... Et je m'arrêtai à toutes ces idées. Cette ſituation me plaiſoit.... Elle ſeroit reſtée avec moi juſqu'à minuit,

que je m'en ſerois tenu à ce ſyſtême; c'eſt ainſi que je l'aurois toujours conſiderée.

Mais le moment, peut-être, de nous ſéparer n'étoit pas éloigné, & elle n'avoit pas fait vingt pas, que je deſirai de ſçavoir plus de particularités... L'idée d'une plus grande ſéparation vint me ſaiſir & m'allarmer... Il pouvoit ſe faire que je ne la reverrois plus.... Le cœur veut épargner autant qu'il peut, &, dans ce malheur, je voulois, au moins des traces ſur leſquelles mes ſouhaits pourroient la rejoindre ſi je ne la voyois plus moi-même. En un mot je voulois ſçavoir ſon nom...

le nom de ſa famille, ſon état... Je ſçavois l'endroit où elle alloit... Je voulois ſçavoir encore d'où elle venoit. Mais comment parvenir à toutes ces connoiſſances? Cent petites délicateſſes s'y oppoſoient. Je formai vingt plans différens.... Je ne pouvois pas lui faire de queſtions directes... la choſe, du moins, me paroiſſoit impoſſible.

Un petit Officier François, de fort bon air, qui venoit en danſant au bruit d'une ariette qu'il frédonnoit, me fit voir que ce qui me ſembloit ſi difficile, étoit la choſe du monde la plus aiſée. Il ſe trouva entre la Dame & moi au mo-

ment qu'elle revenoit à la porte de la remiſe... Il m'aborda, & à peine m'avoit-il parlé, qu'il me pria de lui faire l'honneur de le préſenter à la Dame... Je n'avois pas été préſenté moi-même.... Il ſe retourna auſſitôt, & ſe préſenta ſans moi. Vous venez de Paris, apparemment, lui dit-il, Madame? Non : mais je vais, dit-elle, prendre cette route. Vous n'êtes pas de Londres? Elle répondit que non. Ah! Madame vient de Flandres? apparemment que vous êtes Flamande? La Dame répondit oui... De Lille, peut-être?.. Non... Ni d'Arras? ni de Cam-

brai? ni de Gand? ni de Valenciennes? ni de Bruxelles?... La Dame dit qu'elle étoit de Bruxelles.

Oh! oh! J'ai eu l'honneur d'aſſiſter au bombardement de cette ville. Il y faiſoit chaud... Il faut l'avouer, cette Place étoit admirablement bien ſituée pour cela.... Je m'en ſouviens; elle étoit remplie de Nobleſſe quand les Impériaux en furent chaſſés par les François... La Dame lui fit une légere inclination de tête.... Il lui raconta la part qu'il avoit eue au ſuccès de cette affaire... La pria de lui faire l'honneur de lui dire ſon nom... Et Ma-

dame, ſans doute, a ſon mari dit-il, en regardant par deſſus ſon épaule, & faiſant deux pas en arriere?... Je vous joins, s'écria-t-il..... Et ſans attendre de réponſe il s'en alla en ſautant, joindre ſes camarades.

Je le conſidérai avec des yeux attentifs..... Apparemment, me dis-je d'un ton de reproche, que je n'ai pas aſſez médité les importantes leçons de la *civilité* qu'on a miſes dans les mains de mon enfance; car je n'en pourrois pas faire autant.

CHAPITRE XIV.

UN AUTRE EN PROFITEROIT.

MONSIEUR Deſſein s'étoit arrêté à cauſer à quelque diſtance, & il arriva avec la clef de la remiſe à la main, & nous ouvrit les grands battans de ſon magaſin de chaiſes.

Le premier objet qui me donna dans l'œil fut une autre guenille de Déſobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avoit plu une heure auparavant, mais qui, depuis, avoit excité en moi une ſenſation ſi déſagréable..... Il me ſembloit qu'il n'y avoit qu'un

ruſtre, un homme inſociable qui eût pu imaginer une telle machine, & je penſois à-peu-près de même de ceux qui s'en ſervoient.

J'obſervai qu'elle cauſoit autant de répugnance à la Dame qu'à moi..... M. Deſſein s'en apperçut, & il nous mena vers deux chaiſes qui devinrent tout de ſuite l'objet de ſes éloges. Mylord B.... dit-il, les avoit achetées pour faire le grand tour.... Mais elles n'ont pas été plus loin que Paris.... Cela vaut du neuf.... M. Deſſein elles ſont trop bonnes.... & je paſſai à une autre qui étoit derriere, & qui me parut me convenir.... J'en-

trai, ſur le champ, en négociation du prix.... Cependant dis-je, en ouvrant la portiere & en montant dedans, il me ſemble qu'on auroit bien de la peine à y tenir deux.... Ayez la bonté, Madame, dit M. Deſſein en lui offrant ſon bras, d'y monter auſſi..... La Dame héſita une demie-ſeconde.... Et s'y plaça... Et M. Deſſein, à qui un Domeſtique faiſoit ſigne qu'il vouloit lui parler, ferma, par inadvertance, ſans doute, la portiere ſur nous, & nous laiſſa.

CHAPITRE XV.

AVEU.

VOILA qui eſt plaiſant, dit la Dame, en ſouriant. C'eſt la ſeconde fois que par des hazards fort indifférens on nous laiſſe enſemble : *cela eſt comique.*

Il ne manque, du moins, pour le rendre tel, lui dis-je, que l'uſage *comique* que la galanterie Françoiſe voudroit faire de cette aventure..... Faire l'amour dans le premier moment.... Offrir ſa perſonne au ſecond....

C'eſt là leur fort, répondit la Dame.

On le ſuppoſe, au moins..... Et je ne ſais trop comment cela eſt arrivé.... Mais ils ont acquis la réputation de mieux faire l'amour que tous les autres hommes.... Reſte à ſavoir s'ils ont plus d'aptitude à ſaiſir le moment favorable.... Pour moi je les crois très-mal adroits..... & qu'ils exercent plus que d'autres la patience de Cupidon....

Quoi ! Vous croiriez qu'ils ſongent à faire l'amour par ſentiment !

C'eſt comme ſi je prétendois qu'on pourroit faire un bel habit avec des morceaux de reſte & de toutes couleurs..... Ou qu'on peut faire réellement l'A-

mour tout d'un coup & à la premiere rencontre, en diſant ſeulement qu'on le fait..... Ils ne font tout au plus que propoſer & la choſe & eux-mêmes avec le pour & le contre à l'examen d'un eſprit ſolide & qui n'eſt point animé.....

La Dame m'écoutoit comme ſi elle s'attendoit à quelque choſe de plus.....

Conſidérez donc, Madame, lui dis-je, en poſant ma main ſur la ſienne....

Que les perſonnes graves déteſtent l'Amour à cauſe du nom.

Les intéreſſées le haïſſent, parce qu'elles donnent la préférence à autre choſe.

Les hypocrites paroiſſent l'avoir en horreur, en feignant de n'aſpirer qu'aux choſes céleſtes.

Le vrai de tout cela, c'eſt que nous ſommes beaucoup plus effrayés que bleſſés par cette paſſion.... Un homme qui ne prononceroit le mot d'amour qu'après une heure ou deux de ſilence, paroîtroit tout-à-fait extraordinaire..... Ah! Quel homme! qu'il eſt gauche! Cependant, admirez ma ſimplicité!.... Il me ſemble qu'une ſuite de petites attentions tranquilles.... Qui ſe montreroient de façon à ne pas allarmer, & ne ſeroient pourtant pas aſſez vagues pour être mépriſées,

prisées, un tendre regard de temps en temps, mais peu, ou même point du tout de discours à ce sujet.... Il me semble.... Oui, la nature s'en mêleroit & façonneroit tout cela comme elle l'entend....

Hé bien! dit la Dame, en rougissant, je crois que vous n'avez point cessé de me faire l'amour depuis que nous sommes ensemble.....

CHAPITRE XVI.

LE MALHEUR ET LE BONHEUR.

LE retour de Mr. Deſſein marqua le malheur. Il ouvrit la portiere, & dit à la Dame que Mr. le Comte de L. ſon frere venoit d'arriver.... Je ſouhaitois certainement tout le bien poſſible à la Belle : mais j'avouerai que cet événement attriſta mon cœur. Je ne lui cachai pas la peine qu'il me faiſoit... En vérité, Madame, il eſt fatal à une propoſition que j'allois vous faire... Je...

Il eſt inutile, dit-elle, en m'interrompant & en mettant une de ſes mains ſur les deux miennes, de m'expliquer votre projet. Il eſt rare, mon bon Monſieur, qu'un homme ait quelque propoſition à faire à une femme ſans qu'elle en ait le preſſentiment...

Oui, la Nature, dis-je, l'arme de ce preſſentiment pour la garantir du piege...

Mais, dit-elle, en me fixant, eſt-ce que j'aurois eu quelque choſe à craindre? Je ne puis le croire, & à vous parler franchement, j'étois déterminée à accepter votre propoſition ſi vous me l'euſſiez faite.... Elle

se tut un moment... Je suis persuadée, reprit-elle, que vous m'auriez disposée à vous raconter une histoire qui, de tout ce qui auroit pu nous arriver dans le voyage, auroit rendu la compassion la chose la plus dangereuse....

Et me disant cela, elle me tendit la main.... Je la baisai deux fois, & elle descendit de la chaise en me disant adieu avec un regard mêlé de sensibilité & de douceur.

CHAPITRE XVII.

LA MANIERE DE VOIR.

ELLE ne m'eût pas ſitôt quitté que je commençai à m'ennuyer. Je ſentis que les momens étoient plus longs, & je n'ai, peut-être, jamais fait un marché de douze guinées auſſi promptement dans toute ma vie que celui de ma chaiſe. Je donnai ordre qu'on m'amenât des chevaux de poſte, & je dirigeai mes pas vers l'Hôtellerie.

Ciel ! dis-je, en entendant

cinq heures ſonner, & en faiſant réflexion qu'il n'y avoit que deux heures que j'étois à Calais, quel volume d'aventures cet inſtant ſi court ne pourroit-il pas produire ? quel ſujet pour un homme qui s'intéreſſe à tout, & ne laiſſe rien échapper de ce que le temps & le haſard lui préſentent continuellement !

Je ne ſçais ſi cet ouvrage aura jamais quelque utilité. Peut-être qu'un autre réuſſira mieux. Mais qu'importe ? C'eſt un eſſai que je fais ſur la nature humaine... Il ne me coûte que mon travail. Cette expérience me fait plaiſir. Elle ani-

me la circulation de mon ſang, diſſipe les humeurs ſombres, éclaire mon jugement & ma raiſon : c'eſt aſſez... Je ſuis trop payé.

Je plains l'homme qui voyageant de Dan à Bersheba (*a*), peut s'écrier : tout eſt triſte! Oui, ſans doute, le monde entier eſt ſtérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il préſente : mais, me diſois-je à moi-même, en frottant gaiement mes mains l'une contre l'autre, je ſerois au milieu d'un déſert que je trouverois de quoi m'affecter.... Un doux Mirthe,

(*a*) Villes qui étoient ſituées aux deux extrémités de la Judée.

un triſte Cyprès m'attireroient ſous leur feuillage... Je les bénirois de l'ombrage bienfaiſant qu'ils m'offriroient.... Je graverois mon nom ſur leur écorce, je leur dirois vous êtes les arbres les plus agréables de tout le déſert. Je gémirois avec eux en voyant leurs feuilles deſſécher & tomber, & ma joie ſe mêleroit à la leur quand le retour de la belle ſaiſon les couronneroit d'une riante verdure.

Le ſçavant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, & ainſi de ſuite. Le ſçavant Smelfungus avoit la jauniſſe. Accablé d'une humeur ſombre, tous les ob-

jets qui ſe préſenterent à ſes yeux lui parurent décolorés & défigurés.... Il nous a donné la relation de ſes Voyages : ce n'eſt qu'un triſte détail de ſes pitoyables ſenſations.

Je rencontrai Smelfungus ſous le grand portique de Panthéon.... Il en ſortoit.... Hé bien! que dites-vous de ce ſuperbe édifice? lui dis-je. Moi ? *Ce n'eſt qu'un vaſte Cirque pour un combat de Coqs*.... Je voudrois, lui dis-je, que vous n'euſſiez rien dit de pis de la Vénus de Médicis.... J'avois appris, en paſſant à Florence, qu'il avoit fort mal traité la Déeſſe parce qu'il la regardoit

comme la beauté la plus prostituée du pays.

Smelfungus revenoit de ses Voyages, & je le rencontrai encore à Turin.... Il n'eut que de tristes aventures sur la terre & sur l'onde à me raconter. Il n'avoit vu que des gens qui s'entre-mangent comme les Antropophages.... Il avoit été écorché vif, & plus maltraité que Saint Barthelemy dans toutes les auberges où il étoit entré.

Oh! je veux le publier dans tout l'Univers, s'écria-t-il. Vous ferez mieux, lui dis-je, d'aller voir votre Médecin.

Mundungus, homme dont les

richeſſes étoient immenſes, ſe dit un jour : allons, faiſons *le grand tour*. Il va de Rome à Naples, de Naples à Veniſe, de Veniſe à Vienne, à Dreſde, à Berlin.... Et Mundungus, à ſon retour, n'avoit pas retenu une ſeule anecdote agréable.... Il ne diſoit pas une ſeule choſe qui eût du bon ſens & de la liaiſon. Il avoit parcouru les grandes routes ſans jetter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compaſſion ne le détournât de ſon chemin.

Que la paix ſoit avec eux s'ils peuvent la trouver ! Mais le Ciel, s'il étoit poſſible d'y

atteindre avec de pareilles humeurs, n'auroit point d'objets qui puſſent fixer & amollir la dureté de leurs cœurs,... Les doux eſprits, ſur les aîles de l'amour, viendroient ſe réjouir de leur arrivée : ils n'entendroient autre choſe que des cantiques de joie, des extaſes de raviſſement & de bonheur.... O ! mes chers Lecteurs, les ames de Smelfungus & de Mundungus... Je les plains... Elles n'ont point apporté de ſenſibilité.... Les douces ſenſations ne les affectent jamais.... Smelfungus, Mundungus, ſeroient placés dans la demeure la plus heureuſe du Ciel,... Les

ames de Smelfungus & de Mundungus s'y croiroient malheureuſes, & gémiroient pendant toute l'éternité.

CHAPITRE XVIII.

MONTREUIL.

MON porte-manteau étoit tombé une fois de derriere la chaise ; j'avois été obligé de descendre deux fois par la pluie, & je m'étois mis une autre fois dans la boue jusqu'aux genoux pour aider le Postillon à l'attacher.... Je ne savois ce qui causoit un dérangement si fréquent. J'arrive à Montreuil, & l'Hôte me demande si je n'ai pas besoin d'un domestique. A ce mot, je devine que c'est

le défaut d'un domeſtique qui eſt cauſe que mon porte-manteau ſe dérange ſi ſouvent.

Un domeſtique ? dis-je. Oui j'en ai bien beſoin. Il m'en faut un. Monſieur, dit l'Hôte, c'eſt qu'il y a ici près un jeune homme qui ſeroit charmé d'avoir l'honneur de ſervir un Anglois. Et pourquoi plutôt un Anglois qu'un autre ? Ils ſont ſi généreux ! répond l'Hôte. Bon ! dis-je, en moi-même. Je gage que ceci me coûtera vingt ſols de plus ce ſoir... C'eſt qu'ils ont de quoi faire les généreux, ajouta-t-il. Courage ! me diſois-je, autres vingt ſols à noter. Pas plus tard qu'hier

au ſoir, continua-t-il, un Milord Anglois offrit un écu à la fille.... Tans pis pour Mademoiſelle Jeanneton, dis-je.

Mademoiſelle Jeanneton étoit fille de l'Hôte, & l'Hôte s'imaginant que je n'entendois pas bien le François, ſe haſarda à m'en donner une leçon. Ce n'eſt pas *tant pis*, que vous auriez dû dire, Monſieur, c'eſt *tant mieux*. C'eſt toujours tant mieux quand il y a quelque choſe à gagner; tant pis quand il n'y a rien.

Oh! cela revient au même, lui dis-je. Pardonnez-moi, Monſieur, dit l'Hôte: cela eſt bien différent.

Ces

Ces deux expreſſions tant pis & tant mieux ſont les deux grands pivots de preſque toutes les converſations Françoiſes, & il eſt bon d'avertir qu'un Etranger qui va à Paris, feroit bien de s'inſtruire, avant d'arriver, de toute l'étendue de leur uſage.

Un jeune Marquis, plein de vivacité, demanda à M. Hume, à la table de notre Ambaſſadeur, s'il étoit M. Hume le Poëte. Non, dit M. Hume, tranquillement. Tant pis, répond le Marquis.

C'eſt M. Hume, l'Hiſtorien, dit un autre. Ah! tant mieux,

dit le Marquis, & M. Hume, dont le cœur, comme on ſçait, eſt excellent, remercia le Marquis pour ſon tant pis & pour ſon tant mieux.

L'Hôte après ſa leçon appella La Fleur. C'eſt ainſi que ſe nommoit le jeune homme qu'il me propoſoit. Je ne puis rien dire de ſes talens; Monſieur en jugera mieux que moi: mais pour ſa probité, j'en réponds.

Je ne ſçais quel ton il donna à ce qu'il diſoit : mais il me fit faire attention à ce que j'alloïs faire, & La Fleur qui attendoit dehors avec cette impatience qu'ont tous les

enfans de la nature en certaines occaſions, fit ſon entrée.

CHAPITRE XIX.

IL FAUT SAVOIR S'ACCOMMODER DE TOUT.

JE ſuis diſpoſé à penſer favorablement de tout le monde au premier abord, & ſurtout d'un pauvre Diable qui vient offrir ſes ſervices à un auſſi pauvre Diable que moi : mais ce penchant me donne quelquefois de la défiance ; il m'autoriſe, du moins, à en avoir. J'en prends plus ou moins ſelon l'humeur qui me domine, & le cas dont il s'a-

git... Je puis ajouter auſſi, ſelon le ſexe à qui je dois avoir affaire.

Dès que La Fleur entra dans la chambre, ſon air ouvert & naturel triompha de la défiance. Je me décidai ſur le champ en ſa faveur; & je l'arrêtai ſans héſiter. La Prudence me chuchota que je ne ſçavois pas ce qu'il ſçavoit faire. Hé bien! je découvrirai ſes talens à meſure que j'en aurai beſoin.... D'ailleurs un François eſt propre à tout.

Cependant la curioſité m'aiguillonna, & quelle fut ma ſurpriſe! Le pauvre La Fleur ne ſçavoit que battre du tambour

& jouer quelques marches ſur le fifre. Je ſentis que ma foibleſſe n'avoit jamais été inſultée plus vivement que dans cette occaſion par ma ſageſſe...

Malgré cela je réſolus de me contenter des talens de La Fleur. Il avoit commencé ſon entrée dans le monde par ſatisfaire le noble deſir qui enflamme preſque tous ſes Compatriotes... Il avoit ſervi le Roi pluſieurs années : mais s'étant apperçu que l'honneur d'être Tambour n'ouvroit pas les portes de la récompenſe ni la carriere de la gloire, il s'étoit retiré ſur ſes terres, où il vivoit comme il plaiſoit à Dieu..... c'eſt-à-

dire, aux dépens de l'air.

Ainſi me dit la Sageſſe, vous avez pris un Tambour pour vous ſervir pendant ce voyage? Et pourquoi ne l'aurois-je pas pris? dis-je. N'ai-je pas mieux fait que la moitié de notre Nobleſſe qui voyage avec des *lanodors* de Laquais qu'elle paie, & qui lui laiſſent à payer de plus le Flûteur, le Harpiniſte, la Clarinette, le Diable & tout ſon train?.. Lorſqu'on peut ſe débarraſſer d'un mauvais marché par une équivoque.... Je trouve qu'on n'eſt pas à plaindre....

Mais, La Fleur, vous ſavez, ſans doute, faire quelque choſe

de plus? Oh! qu'oui!.. Il pouvoit faire des guêtres, & jouer un peu du violon. Bravo! dit la Sageſſe..... Moi, lui dis-je, je joue de la baſſe.... Ainſi nous pourrons concerter,...

Mais vous ſavez raſer? Vous accommodez un peu une perruque?

J'ai les meilleures diſpoſitions.... ç'en eſt aſſez pour le Ciel, lui dis-je, en l'interrompant; & cela doit me ſuffire....

On ſervit le ſoupé.... Je me mis à table. J'avois d'un côté de ma chaiſe un Epagneul Anglois, un Domeſtique François de l'autre: j'étois auſſi gai qu'on peut l'être.... J'étois content

de mon empire.... Et ſi les Monarques ſavoient borner leurs deſirs, ils ſeroient auſſi heureux que je l'étois.

CHAPITRE XX.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

LA FLEUR ne m'a point quitté pendant tous mes voyages, & il ſera ſouvent queſtion de lui. Il eſt bien juſte que j'inſtruiſe un peu mes Lecteurs ſur ſon compte. Et pourquoi même ne parviendrois-je pas à les intéreſſer en ſa faveur ? Je n'ai jamais eu de raiſon de me repentir d'avoir ſuivi les impulſions qui m'avoient déterminé à le prendre : jamais Philoſophe n'a eu de domeſtique plus fidele, plus attaché, plus véridique.

Ses talens de battre du tambour & de faire des guêtres, bons en eux-mêmes, ne m'étoient pas, à la vérité, d'une grande utilité, mais j'en étois bien recompenſé par la gaieté perpétuelle de ſon humeur.... Elle ſuppléoit à tous les talens qu'il n'avoit pas, elle auroit même, dans mon eſprit, effacé ſes défauts. Sa figure m'étoit une reſſource. J'y trouvois toujours de l'encouragement dans mes embarras, une eſpece de fil qui me faiſoit ſortir des difficultés que je rencontrois..... J'allois dire auſſi des ſiennes : mais il ſembloit que rien n'étoit difficile pour lui. La faim, la ſoif, le froid, le chaud, les

veilles, la fatigue, ne faiſoient pas la moindre impreſſion ſur ſa phiſionomie. Il étoit éternellement le même. Je ne ſais ſi je ſuis Philoſophe; Satan, qui ſe mêle de tout, veut me le perſuader, mais ſi je le ſuis, je l'avoue, je me ſuis trouvé bien de fois humilié, en réfléchiſſant aux obligations que j'avois au caractere Philoſophique de ce pauvre garçon. Combien de fois ſon exemple ne m'a-t-il pas excité à m'appliquer à une Philoſophie plus ſublime?.... Avec tout cela La Fleur étoit un peu fat, mais c'étoit plutôt un mouvement de la nature que l'effet de l'art. Il n'eût pas demeuré

trois jours à *Paris* que cette fatuité disparut.... Je voulois apprendre tout cela à mes Lecteurs. La chose valoit bien un Chapitre.

CHAPITRE XXI.

CE QUI REND VERTUEUX.

J'INSTALAI le lendemain matin La Fleur dans ſa charge. Je fis devant lui l'inventaire de mes ſix chemiſes & de ma culotte de ſoie noire, & je lui donnai la clef de mon portemanteau. Je lui dis de le bien attacher derriere la chaiſe, de faire atteler les chevaux, & d'avertir l'hôte de m'apporter ſon compte.

Ce garçon eſt heureux, dit l'hôte, en adreſſant la parole à cinq ou ſix filles qui entouroient

La Fleur, & lui ſouhaitoient affectueuſement un bon voyage: voilà ſa fortune faite. J'obſervois cette petite ſcene. La Fleur baiſoit les mains des filles. Ses yeux ſe mouillerent, il les eſſuya trois fois, & trois fois, il promit d'apporter des *Pardons* de Rome à toute la bande.

Toute la Ville l'aime, me dit l'hôte : on le trouvera de manque à tous les coins de Montreuil. Il n'a qu'un ſeul défaut, c'eſt d'être toujours amoureux... Bon ! dis-je en moi-même. Cela m'évitera la peine de mettre chaque nuit ma culotte ſous mon oreiller, & je faiſois moins, en diſant cela, l'éloge de La Fleur

que le mien. J'ai toute ma vie été amoureux d'une Princeſſe ou de quelqu'autre, & je compte bien l'être juſqu'à ma mort. Je ſuis très-perſuadé que ſi j'étois deſtiné à faire une action baſſe, c'eſt qu'auparavant, j'aurois ceſſé d'aimer & que je ne la ferois que dans l'intervale d'une paſſion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces interregnes, & je me ſuis toujours apperçu que mon cœur étoit fermé pendant ce temps: il étoit ſi endurci qu'il falloit que je fiſſe un effort ſur moi pour ſoulager un miſérable, en lui donnant ſeulement ſix ſols. Je me hâtois alors de ſortir de cet état d'indifférence.

fence. Le moment où je me retrouvois ranimé par la tendre paſſion, étoit le moment où je redevenois généreux & compatiſſant. J'aurois tout fait, ou pour obliger mes freres, ou, par complaiſance, pour la compagnie dans laquelle je me trouvois. Je n'y mettois qu'une condition; c'eſt qu'il n'y auroit point eu de crime.... Mais que fais-je, en diſant tout ceci? qu'on ne s'y trompe pas. Ce n'eſt pas mon éloge, c'eſt celui de la paſſion.

CHAPITRE XXII.

FRAGMENT.

De toutes les Villes de la Thrace, celle d'Abdere étoit la plus abandonnée à la débauche: elle étoit plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'eſt envain que Démocrite, qui y faiſoit ſon ſéjour, employoit tous les efforts de l'ironie & de la riſée pour l'en tirer: il n'y pouvoit réuſſir. Le poiſon, les conſpirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les paſquinades, les ſéditions y regnoient: on n'oſoit

sortir le jour ; c'étoit encore pis la nuit.

Ces horreurs étoient à ce point lorsqu'on représenta l'Andromede d'Euripide à Abdere. Tous les Spectateurs en furent charmés. Mais de tous les endroits dont ils furent enchantés, rien ne frappa plus leur imagination que les tendres sensations de la nature, qu'Euripide avoit peint dans le discours pathétique de Persée.

O ! Cupidon, Roi des Dieux & des hommes.

Tout le monde, le lendemain, parloit en vers Iambiques. Ce discours de Persée faisoit le sujet de toutes les conversations....

On ne faiſoit que répéter dans chaque maiſon, dans chaque rue :

O ! Cupidon, Roi des Dieux & des hommes !

Tout rétentiſſoit du nom de Cupidon ; le nom de ce Dieu mis en refrain, flattoit plus que la plus douce mélodie. On n'entendoit de tous côtés que Cupidon, Cupidon, Roi des Dieux & des hommes.... Le même feu ſaiſit tout le monde ; & toute la Ville, comme ſi ſes habitans n'avoient eu qu'un même cœur, ſe livra à l'amour.

Les Apoticaires d'Abdere ceſſerent de vendre de l'Ellebore ; les faiſeurs d'armes ne vendirent plus d'inſtrumens de

mort. L'amitié, la vertu regnerent par-tout. Les ennemis les plus irréconciliables s'entredonnerent publiquement le baiſer de paix.... Le ſiecle d'or revint & répandit ſes bienfaits ſur Abdere. Les Abderitains jouoient des airs tendres ſur le chalumeau, le beau ſexe quittoit les robes de pourpre, & s'aſſeyoit modeſtement ſur le gazon pour écouter ces doux concerts.

Il n'y avoit, dit le Fragment, que la puiſſance d'un Dieu dont l'Empire s'étend du Ciel à la terre, & juſques dans le fond des eaux, qui pût opérer ce prodige.

CHAPITRE XXIII.

PLAISIR RAREMENT GOUTÉ.

QUAND tout eſt prêt, & qu'on a diſcuté, chaque article de la dépenſe, il y a encore, à moins que le mauvais traitement n'ait remué votre bile en aigriſſant votre humeur, une autre affaire à ajuſter à la porte avant de monter en chaiſe. C'eſt avec les fils & les filles de la pauvreté que vous avez affaire. Ils vous entourent.... Et que perſonne ne les rebute!..... Ce que ſouffrent ces malheureux eſt déja trop cruel

pour y ajoûter de la dureté. Il vaut mieux avoir quelque monnoie à leur diſtribuer; & c'eſt un conſeil que je donne à tous les Voyageurs.... Ils n'auront pas beſoin d'écrire les motifs de leur généroſité : ils ſeront enrégiſtrés ailleurs.

Perſonne ne donne moins que moi, parce qu'il y a peu de mes connoiſſances qui aient moins à donner : mais c'étoit le premier acte de cette nature que je faiſois en France ; je le fis avec plus d'attention.

Hélas ! diſois-je, en les montrant au bout de mes doigts, je n'ai que huit ſols, & je voyois huit pauvres femmes &

autant d'hommes pour les recevoir.

Un de ces hommes sans chemise, & dont l'habit tomboit en lambeaux se trouvoit au milieu des femmes. Il s'en retira aussi-tôt en faisant la révérence. Si tout le Parterre crioit d'une voix : place aux Dames, il ne montreroit pas plus de déférence pour le beau sexe que ce pauvre homme.

Juste Ciel ! m'écriai-je, en moi-même, par quelles sages raisons avez-vous ordonné que la mendicité & la politesse seroient réunies dans ce pays, quand elles sont si opposées dans les autres régions.

Je lui offris un de mes huit ſols uniquement parce qu'il avoit été honnête.

Un pauvre petit homme, plein de vivacité, & qui étoit vis-à-vis de moi, après avoir mis ſous ſon bras un fragment de chapeau, tira ſa tabatiere de ſa poche, & offrit généreuſement une priſe de tabac à toute l'aſſemblée.... C'étoit un don de conſéquence, & chacun le refuſa en faiſant une inclination.... Il les ſollicita avec un air de franchiſe ; prenez, prenez-en, dit-il, en regardant d'un autre côté.... Et à la fin ils en prirent. Ce ſeroit dommage, me dis-je, que ta boëte ſe vuidât. J'y mis

deux ſols, & j'y pris moi-même une priſe de tabac pour lui rendre le don plus agréable.... Il ſentit le poids de la ſeconde obligation plus que celui de la premiere.... C'étoit lui faire honneur. L'autre, au contraire, étoit humiliante : il me ſalua juſqu'à terre.

Tenez, dis-je à un vieux ſoldat qui n'avoit qu'une main, & ſembloit avoir vieilli dans le ſervice, voilà deux ſols pour vous.... Vive le Roi! s'écria le vieux ſoldat.

Il ne me reſtoit plus que trois ſols. J'en donnai un pour l'amour de Dieu. C'eſt à ce titre qu'on me le demandoit. La pau-

vre femme avoit la cuiſſe diſloquée : on ne peut pas ſoupçonner que ce fut pour un autre motif.

Mon cher & très-charitable Monſieur !.... On ne peut pas renvoyer celui-là, me diſois-je, Milord Anglois !... Le ſeul ſon de ce mot valoit l'argent, & je le payai du dernier de mes ſols.... Mais dans l'empreſſement où j'avois été de les diſtribuer, j'avois oublié un pauvre honteux qui n'avoit perſonne pour faire la quête &. qui, peut-être, auroit péri avant d'oſer demander lui-même. Il étoit près de la chaiſe, mais hors du cercle, il eſſuyoit une larme qui découloit

le long de ſon viſage, & il avoit l'air d'avoir vu de plus beaux jours. Bon Dieu ! me diſois-je, & je n'ai pas un ſol pour lui donner?... Vous en avez mille, s'écrierent à la fois toutes les puiſſances de la nature qui étoient en mouvement chez moi. Je m'approchai de lui, & je lui donnai.... Il n'importe quoi.... Je rougirois à préſent de me ſouvenir combien.... J'étois honteux alors de penſer combien peu.... Si le Lecteur devine ma diſpoſition, il peut juger, entre ces deux points donnés, à un écu ou deux près, quelle fut la ſomme préciſe.

Je ne pouvois rien donner

aux autres.... Que Dieu vous béniſſe, leur dis-je. Et le bon Dieu vous béniſſe vous-même, s'écrierent le vieux ſoldat, le petit homme ! &c. Le pauvre honteux ne pouvoit rien dire.... il ſe retira dans un coin pour eſſuyer ſes yeux en ſe détournant. Je crus qu'il me remercioit plus que tous ceux qui parloient.

CHAPITRE XXIV.

LE BIDET.

CEs petites affaires ne furent pas ſitôt ajuſtées que je montai dans ma chaiſe très-content de tout ce que j'avois fait à Montreuil..... La Fleur avec ſes groſſes bottes ſauta ſur un Bidet..... Il s'y tenoit auſſi droit & auſſi heureux qu'un Prince.

Mais qu'eſt-ce que le bonheur & les grandeurs dans cette ſcene factice de la vie? Rien n'y eſt ſtable ni permanent. Nous n'avions pas encore fait une lieue, qu'un Ane mort arrêta

tout court La Fleur dans ſa courſe.... Le Bidet ne voulut pas paſſer. La conteſtation entre La Fleur & lui s'écliauffa, & le pauvre garçon fut déſarçonné & jetté par terre.

Il ſouffrit ſa chûte avec toute la patience du François qui auroit été le meilleur Chrétien, & ne dit pas autre choſe que Diable! Il remonta à cheval ſur le champ, & battit le Bidet comme il auroit pu battre ſon tambour.

Le Bidet voloit d'un côté du chemin à l'autre, tantôt par-ci, tantôt par-là : mais il ne vouloit pas approcher de l'Ane mort. La Fleur, pour le corriger, inſi-

ſtoit..... Et le Bidet entêté le jetta encore par terre.

Qu'a votre Bidet, lui dis-je, La Fleur ? Monſieur, c'eſt le cheval le plus opiniâtre du monde. Hé bien ! s'il eſt obſtiné, repris-je, il faut le laiſſer aller à ſa fantaiſie. La Fleur, qui étoit remonté, deſcendit & dans l'idée qu'il feroit aller le Bidet en avant, il lui donna un grand coup de fouet : mais le Bidet s'en retourna en galoppant à Montreuil. Peſte ! dit La Fleur.

Je crois qu'il eſt bon de remarquer ici que quoique La Fleur dans ces accidens ne ſe fût ſervi que de deux termes d'exclamation, il y en a cependant

dant trois dans la langue Françoiſe. Ils répondent à ce que les Grammairiens appellent le poſitif, le comparatif & le ſuperlatif; & l'on ſe ſert des uns & des autres dans tous les accidens imprévus de la vie.

Diable eſt le premier degré, c'eſt le degré poſitif; il eſt d'uſage dans les émotions ordinaires de l'eſprit, & lorſque de petites choſes contraires à notre attente arrivent. Qu'on joue par exemple au paſſe-dix, & que l'on ne rapporte deux fois de ſuite que double as, ou comme La Fleur, que l'on ſoit déſarçonné & jetté par terre, ces petites circonſtances & tant d'autres s'ex-

priment par Diable, & c'eſt pour cette raiſon que le cocuage qui, en certain pays de l'Europe, exige plus d'énergie, ne ſe plaint en France que par cette expreſſion...

Mais dans une aventure où il entre quelque choſe de dépitant, comme lorſque le Bidet s'enfuit en laiſſant La Fleur étendu par terre dans ſes groſſes bottes, alors vient le ſecond degré, on ſe ſert de peſte!

Pour le troiſieme...

Oh! c'eſt ici que mon cœur ſe gonfle de compaſſion quand je ſonge à ce qu'un peuple auſſi poli doit avoir ſouffert pour qu'il ſoit forcé à s'en ſervir...

Puiſſance qui délie nos langues & les rend éloquentes dans la douleur, accorde-moi des termes décens pour exprimer ce ſuperlatif, & quel que ſoit mon ſort, je céderai à la nature...

Mais il n'y a point de ces termes décens dans la langue Françoiſe... Je pris mon parti, je formai la réſolution de prendre les accidens qui m'arriveroient avec patience & ſans faire d'exclamation.

La Fleur n'avoit pas fait cette convention avec lui-même. Il ſuivit le Bidet des yeux tant qu'il le put voir... Et l'on peut s'imaginer, ſi l'on veut,

dès qu'il ne le vit plus, de quelle expreſſion il fit uſage pour conclure la ſcène.

Il n'y avoit guere de moyen avec des bottes fortes aux jambes de rattraper un cheval effarouché. Je ne voyois qu'une alternative ; c'étoit de faire monter La Fleur derriere la chaiſe, ou de l'y faire entrer...

Il vint s'aſſeoir à côté de moi, & dans une demi-heure nous arrivâmes à la poſte de Nampont.

CHAPITRE XXV.

L'ANE MORT.

VOICI, dit-il, en tirant de ſon biſſac, le reſte d'une croûte de pain, voici ce que tu aurois partagé avec moi ſi tu avois vécu..... Je croyois que cet homme apoſtrophoit ſon enfant.... Mais c'étoit à ſon Ane qu'il adreſſoit la parole, & c'étoit le même Ane que nous avions vu en chemin, & qui avoit été ſi fatal à La Fleur... Il paroiſſoit le regretter ſi vivement qu'il me fit ſouvenir

des plaintes que Sancho Pança avoit faites dans une occaſion ſemblable. Mais cet homme ſe plaignoit avec des touches plus conformes à la nature.

Il étoit aſſis ſur un banc de pierre à la porte. Le panneau & la bride de l'Ane étoient à côté de lui : il les levoit de temps en temps, & les laiſſoit enſuite tomber... : puis les regardoit fréquemment en levant la tête... Il reprit enſuite ſa croûte de pain comme s'il alloit la manger... Mais après l'avoir tenue quelque temps à la main, il la poſa ſur le mords de la bride en regardant avec des yeux de deſir l'arrangement qu'il ve-

noit de faire, & il ſoupira.

La ſimplicité de ſa douleur aſſembla une foule de monde autour de lui; & La Fleur s'y mêla pendant qu'on atteloit les chevaux. Moi, j'étois reſté dans la chaiſe, & je voyois & j'entendois par deſſus la tête des autres.

Il diſoit qu'il venoit d'Eſpagne, où il étoit allé du fond de la Franconie, & qu'il s'en retournoit chez lui. Chacun étoit curieux de ſçavoir ce qui avoit pu engager ce pauvre vieillard à entreprendre un ſi long voyage.

Hélas! dit-il, le Ciel m'avoit donné trois fils. C'étoient les

plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite vérole m'enleva les deux aînés. Le plus jeune étoit frappé de la même maladie; je craignis auſſi de le perdre, & je fis vœu, s'il en revenoit, d'aller par reconnoiſſance en pélerinage à Saint Jacques de Compoſtelle.

Là il s'arrêta pour payer un tribut à la nature.... & pleura amérement.

Il continua... Le Ciel, dit-il, me fit la faveur d'accepter la condition, & je partis de mon Hameau avec le pauvre animal que j'ai perdu.... Il a participé à toutes les fatigues de mon voyage. Il a mangé le même

pain que moi pendant toute la route.... Enfin il a été mon compagnon & mon ami.

Chacun prenoit part à la douleur de ce pauvre homme. La Fleur lui offrit de l'argent.... Il dit qu'il n'en avoit pas beſoin. Hélas ! ce n'eſt pas la valeur de l'Ane que je regrette, c'eſt ſa perte.... J'étois aſſuré qu'il m'aimoit... il leur raconta l'hiſtoire d'un malheur qui leur étoit arrivé en paſſant les Pyrennées... Ils s'étoient perdus & avoient été ſéparés trois jours l'un de l'autre : pendant ce temps l'Ane l'avoit cherché autant qu'il avoit cherché l'Ane : à peine purent-ils manger l'un & l'au-

tre qu'ils ne ſe fuſſent retrouvés.

Vous avez au moins une conſolation, lui dis-je, dans votre perte. C'eſt que je ſuis perſuadé que vous lui avez été un tendre maître. Hélas! dit-il, je le croyois ainſi pendant que le pauvre animal vivoit : mais à préſent qu'il eſt mort, je crains que la fatigue de me porter ne l'ait accablé, & que je ne ſois reſponſable d'avoir abrégé ſa vie...

Quelle honte pour les hommes! me dis-je en moi-même. Se croient-ils indignes de s'entr'aimer au moins autant que ce pauvre homme aimoit ſon Ane!

CHAPITRE XXVI.

LE POSTILLON.

CETTE hiſtoire m'affecta. Le Poſtillon n'y prit pas garde, & il m'entraîna ſur le Pavé au grand galop.

Le Voyageur qui brule de ſoif dans les déſerts ſabloneux de l'Arabie, n'aſpire pas plus vivement au bonheur de trouver une ſource, que mon ame aſpiroit après des mouvemens tranquiles.... J'aurois ſouhaité que le Poſtillon eût parti moins vîte : mais au moment que le

bon Pélerin achevoit ſon hiſtoire, il donna de ſi grands coups de fouet à ſes chevaux, qu'ils ſpartirent comme ſi le Dieu qui pouſſoit ceux d'Hypolite eût été à leurs trouſſes.

Pour l'amour de Dieu! lui criois-je, allez plus doucement. Mais plus je criois, plus il excitoit ſes chevaux. Que le Diable t'emporte donc! lui dis-je. Vous verrez qu'il continuera d'aller vîte juſqu'à ce qu'il me mette en colere.... Enſuite il ira doucement pour me faire enrager.

Il n'y manqua pas. Il arriva à une hauteur, & fut obligé d'aller pas-à-pas. Je m'étois

fâché contre lui.... Je m'étois fâché enſuite contre moi-même pour m'être mis en colere... Un bon galop, dans ce moment m'auroit fait du bien.... Mais....

Allons un peu plus vîte, mon bon garçon, lui dis-je....

Je voulois me rappeller l'hiſtoire du pauvre Allemand & de ſon Ane : mais j'en avois perdu le fil, & il me fut auſſi impoſſible de le retrouver qu'au Poſtillon d'aller le trot.

Hé bien! que tout aille à l'aventure! Je me ſens diſpoſé à faire de mon mieux, & tout va de travers.

La nature dans ſes tréſors a

toujours des lénitifs pour adoucir nos maux. Je m'endormis & ne me réveillai qu'au mot d'Amiens qui frappa mon oreille.

Oh! oh! dis-je, en me frottant les yeux.... C'eſt ici que ma belle Dame doit venir.

CHAPITRE XXVII.

RESOLUTION.

J'EUS, à peine, prononcé ces mots, que le Comte de L. & ſa ſœur paſſerent dans leur chaiſe de poſte. Elle me fit un ſalut de connoiſſance, mais avec un air qui ſembloit ſignifier qu'elle avoit quelque choſe à me dire. Je n'avois effectivement pas encore achevé de ſouper, que le domeſtique de ſon frere m'apporta un billet de ſa part. Elle me prioit, le premier matin que je n'aurois rien à faire à Pa-

ris, de remettre la Lettre qu'elle m'envoyoit à Madame de R. Elle ajoutoit qu'elle auroit bien voulu me raconter ſon hiſtoire, & qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir pu le faire.... Mais que ſi jamais je paſſois par Bruxelles, & que je n'euſſe pas oublié le nom de Madame L. elle auroit cette ſatisfaction.

Ah ! j'irai vous voir, charmante femme ! dis-je en moi-même. Rien ne me ſera plus facile. Je n'aurai qu'à, en revenant d'Italie, traverſer l'Allemagne, la Hollande. Et que m'en coutera-t-il de plus d'aller en Brabant ? à peine y a-t-il dix Poſtes. Mais il y en auroit

roit mille.... je les franchiroit toutes. Quelles délices, pour prix de tous mes voyages, de participer aux incidens d'une triſte hiſtoire que la beauté qui en eſt le ſujet raconte elle-même!.... Quelle félicité de la voir pleurer! ç'en ſeroit une plus grande encore de tarir la ſource de ſes larmes; mais ſi je ne parviens pas à la deſſécher, n'eſt-ce pas toujours une ſenſation exquiſe d'eſſuyer les joues mouillées d'une belle femme, aſſis à ſes côtés pendant toute la nuit & dans le ſilence?

Il n'y avoit certainement point de mal dans cette penſée!

J'en fis cependant un reproche amer & dur à mon cœur.

J'avois toujours joui du bonheur d'aimer quelque belle. Ma derniere flamme éteinte dans un accès de jalousie, s'étoit rallumée depuis trois mois aux beaux yeux de Lisette, & je lui avois juré qu'elle dureroit pendant tous mes voyages... Et pourquoi dissimuler la chose? Je lui avois juré une fidélité éternelle : elle avoit des droits sur tout mon cœur. Partager mes affections, c'étoit diminuer ces droits... Les exposer, c'étoit les risquer... Et qui pouvoit m'assurer qu'il n'y auroit point de perte? Et alors

Yorik, qu'aurez-vous à répondre aux plaintes d'un cœur ſi rempli de confiance, ſi bon, ſi doux ?... N'eſt-il pas irréprochable ?... Non, non, dis-je en m'interrompant moi-même, je n'irai pas à Bruxelles... Mais mon imagination, cependant, continue à ſe promener... Enchantereſſe !.. Ah ! ceſſe de m'offrir tes illuſions... Elles ſont heureuſement diſſipées. Je ne vois plus que ma Liſette. Je me rappelle ſes regards au dernier moment de notre ſéparation : dans ce moment où l'ame, à force de ſentir, ne nous permettoit pas d'exprimer notre adieu par le mot même. Et

n'eſt-ce pas là ton portrait, ma chere Liſette ? N'eſt-ce pas toi qui me l'as attaché au col avec ce ruban noir ? Je rougis en le fixant... Je voulus le baiſer... & je n'oſai en approcher mes lévres. Cette tendre fleur doit-elle ſe flétrir juſques dans la racine ? Et qui en ſeroit cauſe ? N'eſt-ce pas moi, au contraire, qui ai promis que mon ſein ſeroit ſon abri ?

Source éternelle de félicité ! m'écriai-je en tombant à genoux, ſoyez témoin avec tous les eſprits céleſtes, que je n'irai point à Bruxelles, à moins qu'il ne fallut paſſer par-là pour gagner le Ciel, &

que Liſette n'y vint avec moi.

Le cœur dans des tranſports de cette nature dit toujours trop malgré le jugement.

CHAPITRE XXVIII.

LA LETTRE.

LA fortune n'avoit pas favorisé La Fleur. Il n'avoit pas été heureux dans ses faits de Chevalerie, & depuis vingt-quatre heures, à peu près, qu'il étoit à mon service, rien ne s'étoit offert pour qu'il pût signaler son zele. Le domestique du Comte de L..... qui m'avoit apporté la Lettre, lui parut une occasion propice, & il la saisit. Dans l'idée qu'il me feroit honneur par ses attentions, il le prit dans un ca-

binet de l'Auberge, & le régala du meilleur vin de Picardie. Le domeſtique du Comte, pour n'être pas en reſte de politeſſe, l'engagea à venir avec lui à l'Hôtel. L'humeur gaie & douce de La Fleur mit bientôt tous les gens de la maiſon à leur aiſe vis-à-vis de lui. Il n'étoit pas chiche, en vrai François, de montrer les talens qu'il poſſédoit, & en moins de cinq ou ſix minutes il prit ſon fifre, & la Femme de chambre, le Maître d'Hôtel, le Cuiſinier, la laveuſe de vaiſſelle, les Laquais, les chiens, les chats, tout, juſqu'à un vieux ſinge, ſe mit auſſi-tôt à danſer.

Jamais cuiſine n'avoit été ſi gaie.

Madame de L.... en paſſant de l'appartement de ſon frere dans le ſien, ſurpriſe des ris & du bruit qu'elle entendoit, ſonna ſa femme de chambre pour en ſçavoir la cauſe; & dès qu'elle ſçut que c'étoit le domeſtique du Gentilhomme Anglois qui avoit répandu la gaieté dans la maiſon en jouant du fifre, elle lui fit dire de monter.

La Fleur, en montant les eſcaliers, s'étoit chargé de mille complimens de la part de ſon Maître pour Madame, ajoutant bien des choſes au

ſujet de la ſanté de Madame, que ſon maître ſeroit au déſeſpoir, ſi Madame ſe trouvoit incommodée par les fatigues du voyage, & que Monſieur avoit reçu la Lettre que Madame lui avoit fait l'honneur de lui écrire.... Et ſans doute, il m'a fait l'honneur, dit Madame, en interrompant La Fleur, de me répondre par un billet?...

Elle lui parut dire cela d'un ton qui annonçoit tellement qu'elle étoit sûre du fait, que La Fleur n'oſa la détromper..... Il trembla que je n'euſſe fait une impoliteſſe, peut-être, eut-il peur auſſi qu'on ne le regardât comme un ſot de s'attacher à un

maître qui manquoit d'égards pour les Dames ; & lorſqu'elle lui demanda s'il avoit une lettre pour elle, oh ! qu'oui, dit-il, Madame. Il mit auſſi-tôt ſon chapeau par terre, & ſaiſiſſant le bas de ſa poche droite avec la main gauche, il commença à chercher la lettre avec ſon autre main.... Il fit la même recherche dans ſa poche gauche : Diable ! diſoit-il. Enſuite il chercha dans les poches de ſa veſte, & même de ſon gouſſet : Peſte !..... Enfin il les vuida toutes ſur le plancher où il étala un col ſale, un mouchoir, un peigne, une mêche de fouet, un bonnet de nuit.... Il regarda entre les bords

de ſon chapeau, & peu s'en fallut qu'il ne plaçât là la troiſieme exclamation : mais ſon étourderie en prit la place. Excuſez, dit-il, Madame, il faut que j'aie laiſſé la lettre ſur la table de l'auberge. Je vais courir la chercher, & je ſerai de retour dans trois minutes.

Je venois de me lever de table quand La Fleur entra pour me conter ſon aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'hiſtoire, & il ajouta que ſi Monſieur avoit, par haſard, oublié de répondre à la lettre de Madame, il pouvoit réparer cette faute par tout ce qu'il venoit de faire..... Sinon que les

choſes reſteroient comme elles étoient d'abord.

Je n'étois pas sûr que l'étiquette m'obligeât de répondre ou non; mes cheveux ne ſe ſont pas blanchis dans l'étude de cette loi. Mais un Démon même n'auroit pas pu ſe fâcher contre La Fleur. C'étoit ſon zele pour moi qui l'avoit fait agir. S'y étoit-il mal pris? me jettoit-il dans un embarras?.... Son cœur n'avoit pas fait de faute.... Je ne crois pas que je fuſſe obligé d'écrire... La Fleur avoit, cependant, l'air d'être ſi ſatisfait de lui-même que.....

Cela eſt fort bien, lui dis-je, cela ſuffit..... Il ſortit de la

chambre avec la vîteſſe d'un éclair, & m'apporta preſqu'auſſitôt une plume, de l'encre & du papier..... Il approcha la table d'un air ſi gai, ſi content que je ne pus me défendre de prendre la plume.

Mais qu'écrire? Je commençai & recommençai. Je gâtai inutilement cinq ou ſix feuilles de papier... Je n'étois pas d'humeur à écrire.

La Fleur qui s'imaginoit que l'encre étoit trop épaiſſe, m'apporta de l'eau pour la délayer. Il mit enſuite devant moi de la poudre & de la cire d'Eſpagne. Tout cela ne faiſoit rien. J'écrivois, j'effaçois, je déchirois, je

brûlois & je me remettois à écrire avec auſſi peu de ſuccès. Peſte de l'étourdi!... me diſois-je à moi-même à voix baſſe.... Je ne peux pas écrire cette lettre..... Je jettai de déſeſpoir la plume à terre.

La Fleur, qui vit mon embarras, s'avança d'une maniere reſpectueuſe, & en me faiſant mille excuſes de la liberté qu'il alloit prendre, il me dit qu'il avoit dans ſa poche une lettre qui pourroit, peut-être, me ſervir de modele. Un Tambour de ſon Régiment l'avoit écrite à la femme d'un Caporal.

Je ne demandois pas mieux que de le contenter. Voyons-la, lui dis-je.

Il tira alors de ſa poche un petit porte-feuille rempli de lettres & de billets doux. Il dénoua la corde qui le lioit, en tira les lettres, les mit ſur la table, les feuilleta les unes après les autres, & après les avoir toutes repaſſées à deux repriſes différentes, il s'écria enfin : Monſieur, c'eſt celle-ci. Il la déploya, la mit devant moi, & ſe retira à trois pas de la table pendant que je la liſois.

LETTRE. (a)

MADAME,

JE ſuis pénétré de la douleur la plus vive, & réduit en même-temps au déſeſpoir par ce retour imprévu du Caporal qui rend notre entrevue de ce ſoir la choſe du monde la plus impoſſible.

Mais vive la joie! & toute la mienne ſera de penſer à vous.

L'amour n'eſt rien *ſans ſentiment.*

Et le ſentiment eſt encore moins *ſans amour.*

On dit qu'on ne doit jamais ſe déſeſpérer.

On dit auſſi que Mr. le Caporal

(a) Cette Lettre eſt en François dans l'original.

monte

monte la garde mercredi : alors ce ſera mon tour.

Chacun à ſon tour.

En attendant vive l'amour ! & vive la bagatelle !

Je ſuis,

MADAME,

avec tous les ſentimens les plus reſpectueux & les plus tendres, tout à vous,

JACQUES ROC.

Il n'y avoit qu'à changer le Caporal en Comte... Ne point parler de monter la garde le Mercredi. La Lettre, au ſurplus, n'étoit ni bien ni mal. Ainſi pour contenter le pauvre La Fleur, qui trembloit pour ma réputation, pour la ſienne

& pour ſa Lettre, j'habillai ce chef-d'œuvre à ma guiſe. Je cachetai ce que j'avois écrit. La Fleur le porta à Madame de L... & nous partîmes le lendemain matin pour Paris.

CHAPITRE XXIX.

PARIS.

L'AGREABLE Ville quand on a un bel équipage, une douzaine de Laquais & une couple de Cuiſiniers! avec quelle liberté, quelle aiſance on y vit!

Mais un pauvre Prince, ſans cavalerie, & qui n'a pour tout bien qu'un fantaſſin, fait bien mieux d'abandonner le champ de bataille & de ſe confiner dans le cabinet, s'il peut s'y amuſer.

J'avoue que mes premieres ſenſations, dès que je fus ſeul

dans ma chambre, furent bien éloignées d'être auſſi flateuſes que je me l'étois figuré.... Je m'approchai de la fenêtre, & je vis à travers les vitres une foule de gens de toutes couleurs qui couroient après le plaiſir : les vieillards avec des lances rompues & des caſques qui n'avoient plus leurs maſques : les jeunes chargés d'une armure brillante d'or, ornés de tous les riches plumages de l'Orient, & joûtant tous en faveur du plaiſir, comme les preux Chevaliers faiſoient autrefois dans les tournois pour acquérir de la gloire & de l'eſtime.

Hélas! mon pauvre Yorick,

m'écriai-je, que fais-tu ici? A peine es-tu arrivé que ce fracas brillant te jette dans le rang des atômes. Ah! cherche quelque rue détournée, quelque profond cul-de-ſac où l'on n'ait jamais vu de flambeau darder ſes rayons, ni entendu de caroſſe rouler..... C'eſt là où tu peux paſſer ton temps. Peut-être y trouveras-tu quelque griſette qui te le fera paroître moins long. Voilà les eſpéces de cotteries que tu pourras fréquenter.

Je périrai plutôt, m'écriai-je, en tirant de mon portefeuille, la lettre que Madame de L.... m'avoit chargé de remettre. J'i-

rai voir Madame de R.... & c'eſt la premiere choſe que je ferai... La Fleur?.. Monſieur. Faites venir un Perruquier.... Vous donnerez enſuite un coup de vergette à mon habit.

CHAPITRE XXX.

LA PERRUQUE.

LE Perruquier entre. Il jette un coup d'œil ſur ma perruque, & refuſe net d'y toucher. C'étoit une choſe au-deſſus ou au-deſſous de ſon art. Mais, comment donc faire ? lui dis-je.... Monſieur, il en faut prendre une de ma façon. J'en ai de toutes faites... Voyons. Il ſortit & rentra preſque auſſi-tôt avec cinq ou ſix perruques.

Celle-ci vous va à merveil-

le.... Oui? Hé bien! ſoit.... Mais je crains, mon ami, lui dis-je, que cette boucle ne ſe ſoutienne pas.... Vous pourriez, dit-il, la tremper dans la mer, elle tiendroit.

Tout eſt grand à Paris, me diſois-je. La plus grande étendue des idées d'un Perruquier Anglois n'auroit jamais été plus loin qu'à lui faire dire : trempez-la dans un ſeau d'eau. Quelle différence! C'eſt comme le temps à l'Eternité.

Je l'avouerai : je déteſte toutes les conceptions froides & phlegmatiques, & toutes les idées minces & bornées, dont elles naiſſent : je ſuis ordinai-

rement ſi frappé des grands ouvrages de la nature que, ſi je le pouvois, je n'aurois jamais d'objets de comparaiſon que ce ne fût pour le moins une montagne. Tout ce qu'on peut dire du ſublime François, à cet égard, c'eſt que la grandeur conſiſte plus dans le mot que dans la choſe. La mer remplit, ſans doute, l'eſprit d'une idée vaſte : mais Paris eſt ſi avant dans les terres, qu'il n'y avoit pas d'apparence que je priſſe la poſte pour aller à cent miles de-là faire l'expérience dont me parloit le Perruquier. Ainſi le Perruquier ne me diſoit rien,

Un ſeau d'eau fait, ſans contredit, une triſte figure vis-à-vis de la mer : mais il a l'avantage d'être ſous la main, & l'on peut y tremper la boucle en un inſtant...

Diſons le vrai. L'expreſſion Françoiſe exprime plus qu'on ne peut faire. C'eſt, du moins, ce que je penſe après y avoir bien réfléchi.

Je ne ſçais ſi je me trompe : mais il me ſemble que ces minuties ſont des marques beaucoup plus ſûres & beaucoup plus diſtinctives des caracteres nationaux que les affaires les plus importantes de l'Etat, où il n'y a ordinairement que

les grands qui agiſſent. Ils ſe reſſemblent & parlent à peu près de même dans toutes les Nations, & je ne donnerois pas douze ſols de plus pour avoir le choix entr'eux tous.

Le Perruquier me diſoit qu'il vouloit que ma perruque fît ſa réputation, & il reſta ſi long-temps à l'accommoder, que je trouvai qu'il étoit trop tard pour aller chez Madame de R. porter ma lettre..... Cependant quand un homme eſt une fois habillé pour ſortir, il ne peut guere faire de réflexions ſérieuſes. Je pris par écrit le nom de l'hôtel de Modene où j'étois logé, & je

ſortis ſans ſçavoir où j'irois.... J'y ſongerai, dis-je, en marchant.

CHAPITRE XXXI.

LE POULX.

LEs petites douceurs de la vie en rendent la durée moins ennuyeuſe & plus ſupportable. Les graces, la beauté diſpoſent à l'amour : elles ouvrent la porte, & on y entre inſenſiblement.

Je vous prie, Madame, d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'*Opéra Comique*. Très-volontiers, Monſieur, dit-elle, en quittant ſon ouvrage.

J'avois jetté les yeux dans

cinq ou six boutiques pour chercher une figure qui ne se renfrogneroit pas en lui faisant cette question. Celle-ci me plut & j'entrai.

Elle étoit assise sur une chaise basse dans le fond de la boutique en face de la porte, & brodoit des manchettes. Très-volontiers, dit-elle, & elle se leva d'un air si gai, si gracieux, que si j'avois dépensé cinquante louis dans sa boutique, j'aurois dit... cette femme est reconnoissante.

Il faut tourner, Monsieur, dit-elle, en venant avec moi à la porte, & en me montrant la rue qu'il falloit prendre, il

faut d'abord tourner à votre gauche... Mais prenez garde... Il y a deux rues ; c'eſt la ſeconde..... Vous la ſuivrez un peu, & vous verrez une Egliſe. Quand vous l'aurez paſſée, vous prendrez à droite, & cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf qu'il faudra paſſer... Vous ne trouverez perſonne alors qui ne ſe faſſe un plaiſir de vous montrer le reſte du chemin...

Elle me répéta tout cela trois fois avec autant de patience & de bonté qu'elle me l'avoit d'abord dit, & ſi des tons & des manieres, ont une ſignification, (& ils en ont une,

ſans doute, à moins que ce ne ſoit pour des cœurs inſenſibles), elle ſembloit s'intéreſſer à ce que je ne me perdiſſe pas.

Cette femme, qui n'étoit guere au deſſus de l'ordre des griſettes, étoit charmante : mais je ſuppoſe que ce ne fut pas ſa beauté qui me rendit ſi ſenſible à ſa politeſſe. La ſeule choſe dont je me ſouvienne bien, c'eſt que je la fixai en lui diſant combien je lui étois obligé. Je réitérai mes remerciemens autant de fois qu'elle m'avoit inſtruit.

Je n'étois pas à dix pas de ſa porte, que j'avois oublié tout

tout ce qu'elle m'avoit dit... Je regardai derriere moi, & je la vis qui étoit encore ſur ſa boutique pour obſerver ſi je prendrois le bon chemin. Je retournai pour lui demander s'il falloit d'abord aller à droite ou à gauche... J'ai tout oublié, lui dis-je. Eſt-il poſſible? dit-elle en ſouriant. Cela eſt très-poſſible, & cela arrive toujours quand on fait moins d'attention aux avis que l'on reçoit qu'à la perſonne qui les donne.

Ce que je diſois étoit vrai, & elle le prit comme toutes les femmes prennent les choſes qui

leur ſont dues. Elle me fit une légere révérence.

Attendez, me dit-elle, en mettant ſa main ſur mon bras pour me retenir. Je vais envoyer un garçon dans ce quartier-là porter un paquet : ſi vous voulez avoir la complaiſance d'entrer, il ſera prêt dans un moment, & il vous accompagnera juſqu'à l'endroit-même. Elle cria à ſon garçon qui étoit dans l'arriere-boutique, de ſe dépêcher, & j'entrai avec elle. Je levai de deſſus la chaiſe où elle les avoit miſes les manchettes qu'elle brodoit, elle s'aſſit ſur une chaiſe baſſe, & je me mis à côté d'elle.

Allons donc François, dit-elle. Ne vous impatientez pas, je vous prie, Monſieur, il ſera prêt dans un moment. Et pendant ce moment, je voudrois, moi, vous dire mille choſes agréables pour toutes vos politeſſes. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe, par haſard, faire une action qui annonce un bon naturel, mais quand les actions de ce genre ſe multiplient, c'eſt l'effet du caractere & du tempérament. Si le ſang qui paſſe dans le cœur eſt le même que celui qui coule vers les extrêmités, je ſuis sûr, ajoutai-je en lui ſoulevant le poignet, qu'il n'y a point de femme dans le monde

qui ait un meilleur pouls que le vôtre.... Tâtez-le, dit-elle, en tendant le bras; & auſſi-tôt je ſaiſis ſes doigts d'une main, & j'appliquai ſur l'artere les deux premiers doigts de mon autre main.

Que ne paſſiez-vous en ce moment, mon cher ami! Vous m'auriez vu en habit noir, & dans une attitude grave, auſſi attentivement occupé à compter les battemens de ſon pouls, que ſi j'euſſe guetté le retour du flux & du reflux de la fievre. Vous auriez ri, mais, peut-être, auſſi m'auriez-vous moraliſé..... Hé bien! je vous aurois laiſſé rire ſans m'inquiéter de vos ſer-

mons.... Croyez-moi, mon cher Cenſeur, il y a de bien plus mauvaiſes occupations dans le monde que celle de tâter le pouls d'une femme..... Oui..... mais d'une griſette?... & dans une boutique toute ouverte?....

Eh ! tant mieux. Quand mes vues ſont honnêtes, je ne me mets point en peine de ce qu'on peut dire.

CHAPITRE XXXII.

LE MARI.

J'AVOIS compté vingt battemens de pouls, & je voulois aller juſqu'à quarante, quand ſon mari parut à l'improviſte, & dérangea mon calcul. C'eſt mon mari, dit-elle; & cela ne fait rien. Je recommençai donc à compter. Monſieur eſt ſi complaiſant, ajoûta-t-elle, qu'en paſſant près de chez nous, il eſt venu pour me tâter le pouls. Le mari ôta ſon chapeau, me ſalua, & me dit que je lui faiſois trop d'honneur.

Il remit auſſi-tôt ſon chapeau, & s'en alla.

Bon Dieu ! m'écriai-je en moi-même, eſt-il poſſible que ce ſoit-là ſon mari?

Une foule de gens ſçavent ſans doute ce qui pouvoit m'autoriſer à faire cette exclamation, & ils vont ſe fâcher de ce que je vais l'expliquer à d'autres... A la bonne heure.

Un Marchand de Londres ne ſemble être avec ſa femme qu'un tout, un individu dont une partie brille par les perfections de l'eſprit & du corps, & l'autre en poſſede auſſi qui ne ſont pas moins utiles. Ils uniſſent tout cela, vont de pair

& quadrent l'un avec l'autre autant qu'il eſt poſſible à un mari & à une femme de s'accorder.

Mais ce n'eſt pas ainſi que vont les choſes à Paris. La puiſſance légiſlative & exécutrice de la boutique n'appartient point au mari: c'eſt l'empire de la femme, & le mari qui n'y paroît qu'en étranger, y paroît rarement. Il ſe tient dans l'arriere-boutique ou dans quelque chambre obſcure tout ſeul dans ſon bonnet de nuit. Fils ruſtique de la nature, il reſte au milieu des hommes, tel que la nature l'a formé. Les femmes par un babillage & un commerce continuel avec tous ceux qui vont

& viennent, ſont comme ces cailloux de toutes ſortes de formes qui, frottés les uns contre les autres, perdent leur rudeſſe, & prennent quelquefois le poli d'un diamant... Ce pays n'a rien de ſalique que la Monarchie. On y a cédé tout le reſte aux femmes.

Comment trouvez-vous, Monſieur, le battement de mon pouls? dit-elle. Il eſt auſſi doux, lui dis-je, en la fixant tranquillement, que je me l'étois imaginé... Elle alloit me répondre. Mais François, en entrant, dit, que le paquet de gants étoit fait. Où faut-il le porter?... A propos, dis-je, j'en voudrois avoir quelques paires.

CHAPITRE XXXIII.

LES GANTS.

LA belle Marchande ſe leve, paſſe derriere ſon comptoir, aveint un paquet & le délie. J'avance vis-à-vis d'elle: les gants étoient tous trop larges : elle les meſura l'un après l'autre ſur ma main : cela ne les appetiſſoit pas. Elle me pria d'en eſſayer une paire qui ne lui paroiſſoit pas ſi grande que les autres.... Elle en ouvrit un, & ma main y gliſſa tout d'un coup..... Cela ne me convient

pas, dis-je, en remuant un peu la tête. Non, dit-elle, en faiſant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés qui, par le mêlange des différentes ſenſations que donnent les humeurs, le bon ſens, la gravité, la ſottiſe & toutes les autres affections de l'ame, expliquent plus ſubtilement ce qu'on a à dire que tous les langages variés de la Tour de Babel ne pourroient l'exprimer..... Ils ſe communiquent & ſe ſaiſiſſent avec une telle promptitude qu'on ne ſçait auquel des deux attribuer ce qu'ils ont de bon ou de dangereux..... Pour moi je laiſſe à Meſſieurs

les diſſertateurs le ſoin de groſſir de ce ſujet leurs agréables volumes..... Il me ſuffit de répéter que les gants ne convenoient pas..... Nous repliâmes tous deux nos mains dans nos bras en nous appuyant ſur le comptoir. Il étoit ſi étroit qu'il n'y avoit de place entre nous que pour le paquet de gants.

La jeune Marchande regardoit quelquefois les gants, enſuite la fenêtre, puis les gants... & jettoit de temps en temps les yeux ſur moi.... Elle ne diſoit mot, & je n'étois pas diſpoſé à rompre le ſilence..... Je ſuivois en tout ſon exemple.

Mes yeux ſe portoient tour à tour ſur elle, & ſur la fenêtre & ſur les gants.

Mais je perdis beaucoup dans toutes ces attaques d'imitation. Elle avoit des yeux noirs, vifs, qui dardoient leurs rayons à travers deux longues paupieres de ſoie, & ils étoient ſi perçans qu'ils pénétroient juſqu'à mon cœur... Cela peut paroître étrange... Mais je ne m'étois interdit que le voyage de Bruxelles... Ah! Liſette, Liſette!

N'importe, dis-je, en prenant ſur le champ ma réſolution... Je vais m'accommoder de ces deux paires de gants.

On ne me les ſurfit pas d'un ſol ; & je fus ſenſible à ce procédé. J'aurois voulu qu'elle eût demandé quelque choſe de plus, & j'étois embarraſſé de pouvoir le lui dire..... Croyez-vous, Monſieur, me dit-elle, en devinant mon embarras, que je voudrois demander ſeulement un ſol de trop à un étranger... & ſur tout à un étranger dont la politeſſe, plus que le beſoin de gants, l'engage à prendre ce qui ne lui convient pas, & à ſe fier à moi ? Eſt-ce que vous m'en auriez cru capable ?... Moi ? Non, je vous aſſure. Mais vous l'auriez fait que je vous l'aurois

pardonné de tout mon cœur... Je payai ; &, en la ſaluant, un peu plus profondément que cela n'eſt d'uſage, je la quittai ; & le garçon avec ſon paquet me ſuivit.

CHAPITRE XXXIV.

LA TRADUCTION.

ON me mit dans une loge où il n'y avoit qu'un vieil Officier. J'aime les Militaires dont les mœurs ſont adoucies par une profeſſion qui développe ſouvent les mauvaiſes qualités de ceux qui ſont méchans. J'en ai connu un que la mort m'a enlevé depuis long-temps. Mais je me fais un plaiſir de le nommer ; c'étoit le Capitaine Schandy, le plus cher de tous mes amis. Je ne puis penſer à la douceur & à l'humanité de ce brave

brave homme, ſans verſer des larmes, & j'aime, à cauſe de lui, tout le corps des vétérans. J'enjambai ſur le champ les deux bancs qui étoient derriere moi, pour me placer à côté de l'Officier qui étoit dans la loge.

Il liſoit attentivement une petite brochure qui étoit, probablement, une des pieces qu'on alloit jouer. Je fus à peine aſſis qu'il ôta ſes lunettes, les enferma dans un étui de chagrin, & mit le livre & l'étui dans ſa poche. Je me levai à demi pour le ſaluer.

Qu'on traduiſe ceci dans tous les langages du monde; en voici le ſens.

„ Voilà un pauvre étranger „ qui entre dans la loge... Il a „ l'air de ne connoître perſonne, & il demeureroit ſept ans „ à Paris qu'il n'y connoîtroit „ qui que ce ſoit, ſi tous ceux „ dont il approcheroit tenoient „ leurs lunettes ſur le nez.... „ C'eſt lui fermer la porte de la „ converſation : ce ſeroit le traiter pire qu'un Allemand. "

Le vieil Officier auroit pu dire tout cela à haute voix, & je ne l'aurois pas mieux entendu... Je lui aurois, à mon tour, traduit en François le ſalut que je lui avois fait : je lui aurois dit „ que j'étois ſenſible à ſon at„ tention, & que je lui en

„ rendois mille graces. "

Il n'y a point de ſecret qui aide plus au progrès de la ſociabilité que de ſe rendre habile dans cette maniere abrégée de ſe faire entendre. On gagne beaucoup à pouvoir expliquer en termes intelligibles les regards, les geſtes & toutes leurs différentes inflexions. Je m'en ſuis fait une telle habitude, que je n'exerce preſque cet art que machinalement. Je ne marche point dans les rues de Londres que je ne traduiſe tout du long du chemin, & je me ſuis ſouvent trouvé dans des cercles dont j'aurois pu rapporter, quoiqu'on n'y eût pas dit qua-

tre mots, vingt converſations différentes ou les écrire, ſans riſquer de dire quelque choſe qui n'auroit pas été vrai.

Un ſoir que j'allois au Concert, comme je me préſentois à la porte pour entrer, la Marquiſe de F. ſortoit de la ſalle avec une eſpece de précipitation, & elle étoit preſque ſur moi que je ne l'avois pas vue. Je fis un ſaut de côté pour la laiſſer paſſer. Elle fit de même & du même côté, & nos têtes ſe toucherent... Elle alla auſſi-tôt de l'autre côté, & un mouvement involontaire m'y porta, & je m'oppoſai encore innocemment à ſon paſſage....

Cela ſe répéta encore malgré nous juſqu'au point de nous faire rougir... A la fin je fis ce que j'aurois dû faire dès le commencement, je me tins tranquile, & la Marquiſe paſſa ſans difficulté. Je ſentis auſſi-tôt ma faute, & il n'étoit pas poſſible que j'entraſſe ſans la réparer autant qu'il me ſeroit poſſible. Pour cela je ſuivis la Marquiſe des yeux juſqu'au bout du paſſage. Elle tourna deux fois les ſiens vers moi, & ſembloit marcher de façon à me faire juger qu'elle vouloit faire place à quelqu'autre qui voudroit paſſer.... Non, non, dis-je. C'eſt là une mauvaiſe traduction. Elle a droit

d'exiger que je lui faſſe des excuſes, & l'eſpace qu'elle laiſſe, n'eſt que pour me donner la facilité de lui en faire... Je cours donc à elle, & lui demande pardon de l'embarras que je lui avois cauſé en lui diſant que mon intention étoit de lui faire place... Elle dit qu'elle avoit eu le même deſſein à mon égard... & nous nous remerciâmes réciproquement. Elle étoit au haut de l'eſcalier, & ne voyant point d'Ecuyer près d'elle, je lui offris la main pour la conduire à ſa voiture.... Nous deſcendîmes l'eſcalier en nous arrêtant preſqu'à chaque marche pour parler du Concert

qu'on alloit donner, & de notre aventure. Elle étoit déjà dans ſon caroſſe que nous en parlions encore. J'ai fait ſix efforts différens, lui dis-je, pour vous laiſſer paſſer... Et moi, j'en ai fait autant pour vous laiſſer entrer... Je voudrois bien, lui dis-je, que vous en fiſſiez un ſeptieme..... Très-volontiers, dit-elle, en me faiſant place... La vie eſt trop courte pour s'occuper de tant de formalités..... Je montai dans la voiture, & je l'accompagnai chez elle... Que devint le Concert ? Ceux qui y étoient le ſçavent mieux que moi. Je ne veux qu'ajoûter que la liaiſon

agréable que je formai, me fit plus de plaiſir que ſi l'on m'eût payé un million pour ma traduction.

CHAPITRE XXXV.

LE NAIN.

JE n'ai jamais oui dire que quelqu'un, ſi ce n'eſt une ſeule perſonne que je nommerai probablement dans ce Chapitre, eût fait une remarque que je fis au moment même que je jettai les yeux ſur le parterre. Je ne me ſouvenois même pas trop qu'on l'eût faite, & le jeu inconcevable de la nature, en formant un ſi grand nombre de Nains, m'en frappa plus vivement. Elle ſe joue, ſans doute, de tous les pauvres hu-

mains dans tous les coins de l'Univers, mais à Paris, il ſemble qu'elle ne mette point de bornes à ſes amuſemens... La bonne Déeſſe paroît auſſi gaie qu'elle eſt ſage.

J'étois à l'Opéra Comique, mais toutes mes idées n'y étoient pas renfermées, & elles ſe promenoient dehors comme ſi j'y avois été moi-même... Je meſurois, j'examinois tous ceux que je rencontrois dans les rues. C'étoit une tâche mélancolique ſur-tout quand la taille étoit petite... le viſage très-brun, les yeux vifs, le nez long, les dents gâtées, la mâchoire de travers... Je ſouffrois

de voir tant de malheureux que la force des accidens avoit chaſſés de la claſſe où ils devoient être, pour les contraindre à faire nombre dans une autre.... Les uns, à cinquante ans, paroiſſoient à peine être des enfans par leur taille; les autres étoient noués, rachitiques, boſſus, ou avoient les jambes tortues. Ceux-ci étoient arrêtés dans leur croiſſance dès l'âge de ſix ou ſept ans par les mains de la nature; ceux-là reſſembloient à des pommiers nains qui, dès leur premiere exiſtence, font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres ar-

bres de la même eſpece.

Un Médecin voyageur diroit, peut-être, que tout cela ne provient que de bandages mal faits & mal appliqués..... Un Médecin ſombre diroit que c'eſt faute d'air ; & un Voyageur curieux, pour appuyer ce ſyſtême, ſe mettroit à meſurer la hauteur des maiſons, le peu de largeur des rues, & la petiteſſe extrême des bouges où, au ſixieme ou ſeptieme étage, les gens du peuple mangent & couchent enſemble.

M. Shandy, qui avoit ſur bien des choſes des idées fort extraordinaires, ſoutenoit, en cauſant un ſoir ſur cette ma-

tiere, que les enfans pouvoient devenir fort grands lorſqu'ils étoient venus au monde ſans accident : mais, ajoutoit-il, en plaiſantant, le malheur des habitans de Paris eſt d'être ſi étroitement logés, que je m'étonne qu'ils y trouvent aſſez de place pour faire même leurs enfans... Auſſi que font-ils ? Des riens; car n'eſt-ce pas ainſi, après vingt ou vingt-cinq ans de tendres ſoins & de bonne nourriture, qu'on doit appeller une choſe qui n'eſt pas devenue plus haute que la jambe... M. Shandy, qui étoit toujours très-laconique, en reſta là, & il ne dit rien des moyens qu'il

y auroit de rendre les hommes plus géans que nains.

Je n'en dirai rien moi-même.... Ce n'eſt pas ici un ouvrage de raiſonnement, & je m'en tiens à la fidélité de la remarque qui peut ſe vérifier dans toutes les rues & dans tous les carrefours de Paris. Je deſcendois un jour de la place du Palais Royal, au Quai du Louvre, par la rue Froidmanteau, j'apperçus un petit garçon qui avoit de la peine à paſſer le ruiſſeau, & je lui tendis la main pour l'aider. Quelle fut ma ſurpriſe en jettant les yeux ſur lui! Le petit garçon avoit au moins quarante ans.... Mais

il n'importe, dis-je.... Quelque autre bonne ame en fera autant pour moi quand j'en aurai quatre vingt-dix.

Je ſens en moi, je ne ſçais quels principes d'égards & de compaſſion pour cette portion défectueuſe & diminutive de mon eſpece... Ils n'ont ni la force ni la taille pour ſe pouſſer & pour figurer dans le monde..... Je n'aime point qu'on les humilie.... Et je ne fus pas ſi-tôt aſſis à côté de mon vieil Officier, que j'eus le chagrin de voir qu'on ſe mocquoit d'un boſſu au bas de la loge où nous étions.

Il y a, entre l'orcheſtre &

la premiere loge du côté, un eſpace où beaucoup de Spectateurs ſe réfugient quand il n'y a plus de place ailleurs. On y eſt debout quoiqu'on paie auſſi cher que dans l'orcheſtre. Un pauvre haire de cette eſpece s'étoit gliſſé dans ce lieu incommode. Il étoit entouré de perſonnes qui avoient, au moins, deux pieds & demi plus que lui..... & le nain boſſu ſouffroit prodigieuſement : mais ce qui le gênoit le plus, étoit un homme de plus de ſix pieds de haut, épais à proportion, Allemand par deſſus tout cela, qui étoit préciſément devant lui, & lui déroboit abſolument la

la vue du théâtre & des Acteurs. Mon nain faiſoit ce qu'il pouvoit pour jetter un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſoit, il cherchoit à profiter des ouvertures qui ſe faiſoient quelquefois entre les bras de l'Allemand & ſon corps, il guettoit d'un côté, étoit à l'affût de l'autre : mais ſes ſoins étoient inutiles ; l'Allemand ſe tenoit maſſivement dans une attitude quarrée. Il auroit été auſſi bien au fonds d'un puits. Fatigué, enfin, de ne point voir, il étendit en haut très-civilement ſa main juſqu'au bras du géant... & lui conta ſa peine... L'Allemand tourne la tête, jette

en bas les yeux sur lui, comme Goliath sur David.... & sans sentiment se remet dans sa situation.

Je prenois en ce moment une prise de tabac dans la tabatiere de corne du bon Moine... Ah! votre esprit doux & poli, mon cher P. Laurent, & qui est si bien modélé pour supporter & pour souffrir, auroit prêté une oreille complaisante aux plaintes de ce pauvre nain!..

Le vieil Officier me vit lever les yeux avec émotion en faisant cette apostrophe, & me demanda ce qu'il y avoit.

Je lui contai l'histoire en

trois mots, en ajoutant que cela étoit inhumain.

Le Nain étoit pouſſé à bout, & dans les premiers tranſports, qui ſont, communément, déraiſonnables, il dit à l'Allemand qu'il couperoit ſa longue queue avec ſes ciſeaux... L'Allemand le regarda froidement, & lui dit qu'il étoit le maître s'il pouvoit y atteindre.

Oh! quand l'injure eſt ſuivie de l'inſulte, tout homme qui a du ſentiment, prend le parti de celui qui eſt offenſé, tel qu'il ſoit... Et j'aurois volontiers ſauté en bas pour aller au ſecours de l'opprimé... Le vieil Officier le ſoulagea

avec beaucoup moins de fracas... Il fit ſigne à la ſentinelle, & lui montra le lieu où ſe paſſoit la ſcène La ſentinelle y pénétra... Il n'y avoit pas beſoin d'explication, la choſe étoit viſible... Le ſoldat fit reculer l'Allemand, & plaça le Nain devant l'épais géant... Cela eſt bien fait ! m'écriai-je, en frappant des mains... Vous ne ſouffririez pas une choſe ſemblable en Angleterre, dit le vieil Officier.

En Angleterre, Monſieur, lui dis-je, nous ſommes tous aſſis à notre aiſe...

Il voulut apparemment me donner quelque ſatisfaction de

moi-même, & me dit, voilà un bon mot... Je le regardai... & je vis bien qu'un bon mot a toujours de la valeur à Paris... Il m'offrit une priſe de tabac.

CHAPITRE XXXVI.

LA ROSE.

MON tour vint de demander au vieil Officier ce qu'il y avoit... J'entendois de tous côtés crier du parterre ; *haut les mains*, *Monsieur l'Abbé*, & cela m'étoit tout aussi incompréhensible qu'il avoit peu compris ce que j'avois dit en parlant du Moine.

Il me dit que c'étoit apparemment quelqu'Abbé qui se trouvoit placé dans une loge derriere quelques grisettes, & que le parterre l'ayant vu, il

vouloit qu'il tint ſes deux mains en l'air pendant la repréſentation...

Ah ! comment ſoupçonner, dis-je, qu'un Eccléſiaſtique puiſſe être un filou ? l'Officier ſourit... &, en me parlant à l'oreille, il m'ouvrit une porte de connoiſſances dont je n'avois pas encore eu la moindre idée.

Bon Dieu ! dis-je en pâliſſant d'étonnement, eſt-il poſſible qu'un peuple ſi rempli de ſentimens ait, en même temps, des idées ſi étranges, & qu'il ſe démente juſqu'à ce point... Quelle groſſiereté ! ajoutai-je.

L'Officier me dit : c'eſt

une raillerie piquante qui a commencé au théâtre contre les Eccléſiaſtiques du temps que Moliere donna ſon tartuffe.... Mais cela ſe paſſe peu à peu avec le reſte de nos mœurs gothiques..... Chaque nation, continua-t-il, a des rafinemens & des groſſiéretés qui regnent pendant quelque temps, & ſe perdent par la ſuite... J'ai été dans pluſieurs pays, & je n'en ai pas vu un ſeul où je n'aie trouvé des délicateſſes qui manquoient dans d'autres.... Le pour & le contre ſe trouvent dans chaque nation.... Il y a une balance de bien & de mal par-tout. Il ne s'agit que de la

bien obſerver. C'eſt le vrai préſervatif des préjugés que le vulgaire d'une nation prend contre une autre.... Un voyageur a l'avantage de voir beaucoup & de pouvoir faire le parallele des hommes & de leurs mœurs, & par là il apprend à ſavoir vivre, & à nous entre-ſouffrir. Une tolérance réciproque, nous engage à nous entr'aimer..... Il me fit, en diſant cela, une inclination, & me quitta.

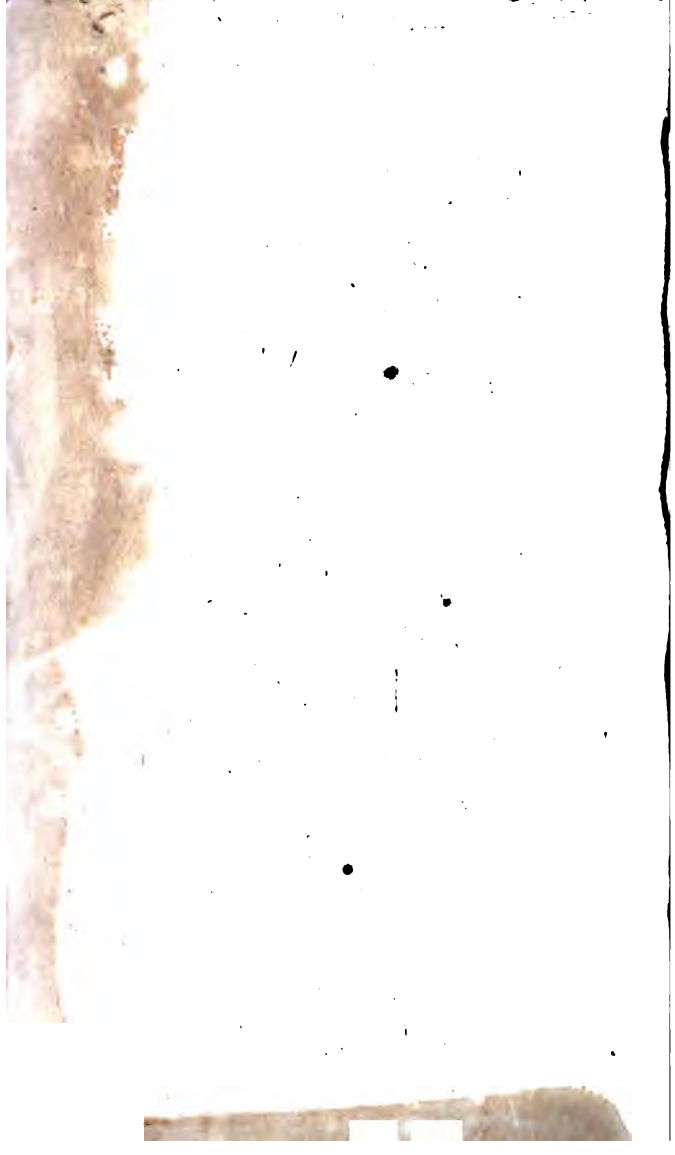
Il me tint ce diſcours avec tant de candeur & de bon ſens, qu'il juſtifia les impreſſions favorables que j'avois eues de ſon caractere..... Je croyois ai-

mer l'homme..... mais je craignois de me méprendre ſur l'objet..... Il venoit de tracer ma façon de penſer propre..... Je n'aurois pas pu l'exprimer auſſi bien; c'étoit la ſeule différence.

Rien n'eſt ſi incommode pour un cavalier que d'avoir un cheval entre ſes jambes qui dreſſe les oreilles, & fait des écarts à chaque objet qu'il apperçoit: cela m'inquiéte fort peu..... Mais j'avoue franchement que j'ai rougi plus d'une fois pendant le premier mois que j'ai paſſé à Paris, d'entendre prononcer de certains mots auxquels je n'étois pas accoutumé. Je croyois qu'ils

étoient indécens, & ils me soulevoient..... Mais je trouvai le second mois qu'ils étoient sans conséquence, & ne blessoient point la pudeur.

Madame de R. après six semaines de connoissance me fit l'honneur de me mener avec elle à deux lieues de Paris dans sa voiture..... On ne peut être plus polie, plus vertueuse & plus modeste qu'elle dans ses expressions..... en revenant, elle me pria de tirer le cordon.... Avez-vous besoin de quelque chose? lui dis-je..... Rien que de.... dit-elle..... Une prude auroit déguisé la chose sous le nom de son petit tour.

Ami voyageur, ne troublez point Madame de R..... Et vous, belles Nymphes, qui faites les myſtérieuſes, allez cueillir des roſes, effeuillez-les ſur le ſentier où vous vous arrêterez.... Madame de R.... n'en fit pas davantage.... Je lui avois aidé à deſcendre de caroſſe, & j'euſſe été le Prêtre de la Chaſte Caſtalie que je ne me ſerois pas tenu dans une attitude plus décente & plus reſpectueuſe près de ſa fontaine.

Fin de la premiere Partie.